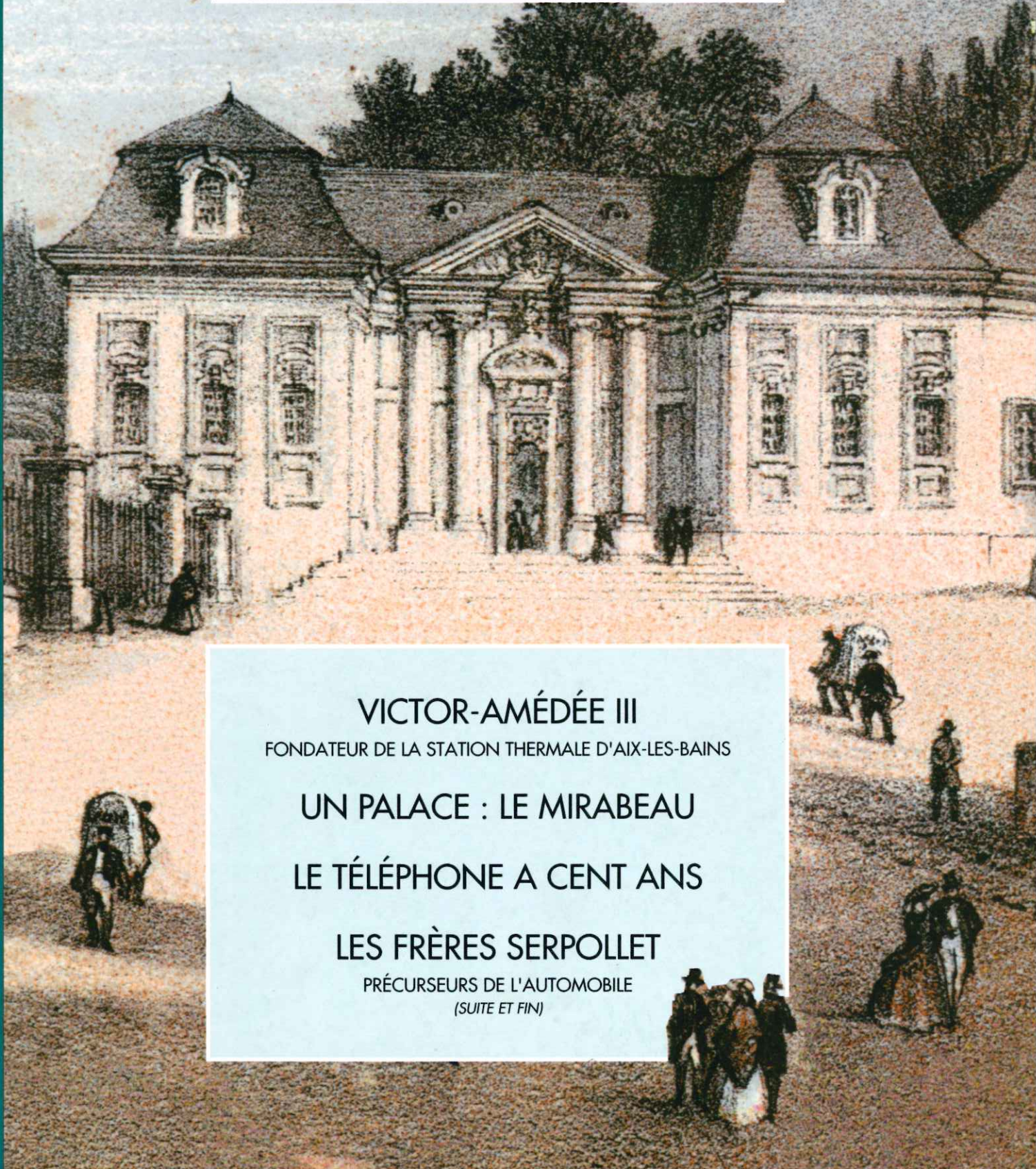


AIX-LES-BAINS

Arts *et* mémoire



VICTOR-AMÉDÉE III

FONDATEUR DE LA STATION THERMALE D'AIX-LES-BAINS

UN PALACE : LE MIRABEAU

LE TÉLÉPHONE A CENT ANS

LES FRÈRES SERPOLLET

PRÉCURSEURS DE L'AUTOMOBILE
(SUITE ET FIN)

Le plus charmant des musées de province



MUSÉE



FAURE

AIX LES BAINS

D É C E M B R E 1 9 9 6

Sommaire

2 Éditorial

3 Victor-Amédée III, fondateur de la station thermale
d'Aix-les-Bains
(André DUPOUY)

10 Le Verre de Lamartine
(Robert TESTOT-FERRY)

15 Un palace : le Mirabeau
(Monique JOSEPH et Adèle NICOLAS)

27 Une figure aixoise du Revard : Jean Rubaud
(Guy TOULORGE)

29 Le téléphone a cent ans
(Joël LAGRANGE)

35 Les frères Serpollet, précurseurs de l'automobile
Suite et fin
(Guy DURRENMATT)

Couverture d'après une lithographie de Muller imprimée chez Charnaux, à Genève, vers 1850.

Couverture dos d'après une gravure anglaise de 1824.

A R T S E T M É M O I R E

Publication éditée par la Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains et de sa Région

2 rue Lamartine - 73100 Aix-les-Bains

Directeur de la rédaction : Jean-François Connille.

Comité de lecture : Elisabeth André, Henri Billiez, Pierre Calvelli, Raymond Castel,
Jean-François Connille, Laurent Demouzon, François Fouger, Corinne Fouque, Geneviève Friehe,
Frédéric Gimond, Joël Lagrange, Yves Mestelan.

Conception graphique : FRéD - Mise en pages et retouches Photoshop © : François Fouger

Imprimerie Aix'Prim - 73100 Aix-les-Bains

Dépôt légal : décembre 1996 - ISSN 1252 1698



Editorial

Après un numéro 6 exceptionnel et qui restera une référence avec ses 150 pages consacrées au Revard, "Arts et Mémoire" retrouve sa formule classique dans ses dimensions et le pluralisme de ses thèmes. Cependant, comme si nous avions du mal à quitter le Revard, nous y incluons un hommage à Jean Rubaud, un de ces hommes qui ont œuvré à la renommée du massif. Pour des raisons techniques, ce passage n'avait pu être publié en juillet dernier.

Pour l'essentiel néanmoins, les pages qui suivent contribuent à ranimer la mémoire et à replacer en perspective historique des événements parfois tirés de l'actualité. A la toute récente pose de la première pierre des thermes Chevalley du XXI^e siècle, répond un article qui retrace la création du premier établissement thermal aixois, il y a plus de 200 ans, au XVIII^e siècle. Après le centenaire du cinéma, voici la célébration du premier siècle du téléphone et les débuts, dans notre ville, de cet outil promis à un bel avenir. Alors que le "Mondial de l'Automobile" de Paris vient de fermer ses portes, il n'est que justice d'évoquer la destinée des frères Serpollet de Culoz, pionniers en ce domaine, comme nous avons commencé à en prendre conscience dans le n°5 d' "Arts et Mémoire". Quant à l'article consacré au Mirabeau, il retrace l'histoire du dernier des palaces aixois de la "Belle Époque", entre le moment où il accueillait les hôtes du thermalisme aristocratique et l'époque actuelle.

Enfin, des pages assez surprenantes permettent de comprendre l'origine du "Verre de Lamartine" présent au Musée Faure, tout en découvrant un aspect inédit de la personnalité d'Édouard Herriot.

Jean-François Connille.

Victor-Amédée III

FONDATEUR DE LA STATION THERMALE D'AIX-LES-BAINS

Le premier établissement thermal ?... Mais ce sont les Romains qui l'ont construit ! C'est exact. Et si l'on en juge par les vestiges qui subsistent, il fut même très important. Malheureusement, il fut entièrement détruit par les invasions barbares, et pendant des siècles, il n'y eut plus à Aix-les-Bains que des installations sommaires, grottes et bassins à usage presque exclusivement local. Et même si l'on a pompeusement baptisé "bain royal" le bassin où Henri IV aurait fait ses ablutions, ce n'était pas une référence quand on sait le peu de goût du Vert Galant pour l'hygiène. Il a fallu attendre la fin du XVIII^e siècle pour qu'Aix-les-Bains soit enfin doté d'un établissement thermal digne de ce nom. Cela se fit d'une façon presque fortuite.

Un Prince aux eaux

Un Prince de la Maison de Savoie, le duc de Chablais (1), fils cadet du Roi Charles-Emmanuel III, souffrant de douleurs, se vit conseiller par ses médecins de "prendre les bains" à Aix-en-Savoie (qui n'était pas encore Aix-les-Bains). On appréciera qu'il ait choisi Aix plutôt que "Acqui", pourtant plus proche. C'était un événement, car la Cour, résidant à Turin, ignorait pratiquement la Savoie. Le Duc de Chablais fit, en 1772, un premier séjour qui fut sans doute bénéfique puisqu'il revint l'année suivante. Si le Prince fut extrêmement satisfait des vertus des eaux, il souffrit sûrement de l'absence d'installations. Il n'était pas question qu'il vînt, comme tout le monde, prendre sa douche à la source même, dans la grotte. On lui aménagea donc un appartement dans la maison voisine, la maison Excoffier. Un tuyau de plomb enterré amenait jusque là l'eau de soufre, sans qu'elle ne se refroidisse trop, et le Prince put prendre

chaque jour sa douche et son bain à domicile. En 1773, revenu pour une nouvelle cure, le Prince ne put disposer des mêmes installations. L'Intendant de Savoie fit aménager l'intérieur de la grotte avec une galerie de bois plafonnée de toile et tapissée d'indiennes. Mais tout cela n'était que provisoire, bien incommode et peu digne d'accueillir une altesse royale.

Le Prince s'en ouvrit sûrement à son frère monté dans l'intervalle sur le trône sous le nom de Victor-Amédée III (2). En 1775, le Roi vint pour la première fois en Savoie à l'occasion du mariage de son fils aîné, le Prince de Piémont, avec Clotilde de France, la sœur de Louis XVI, célébré le 6 septembre à Chambéry. C'était un événement car aucun souverain n'était venu en Savoie depuis 1742. Le Roi en profita pour visiter le Duché, et en particulier, il vint à Aix. Parfaitement tenu au courant de la situation lamentable des Thermes par le Duc de Chablais, il répondit favorablement à la requête des syndics aixois de construire un

établissement thermal digne de ce nom.

L'affaire fut rondement menée. Il faut dire que le souverain voulait sans doute marquer l'ouverture de son règne par la construction d'un monument propre à lui attirer la sympathie des Savoyards quelque peu oubliés jusqu'alors.

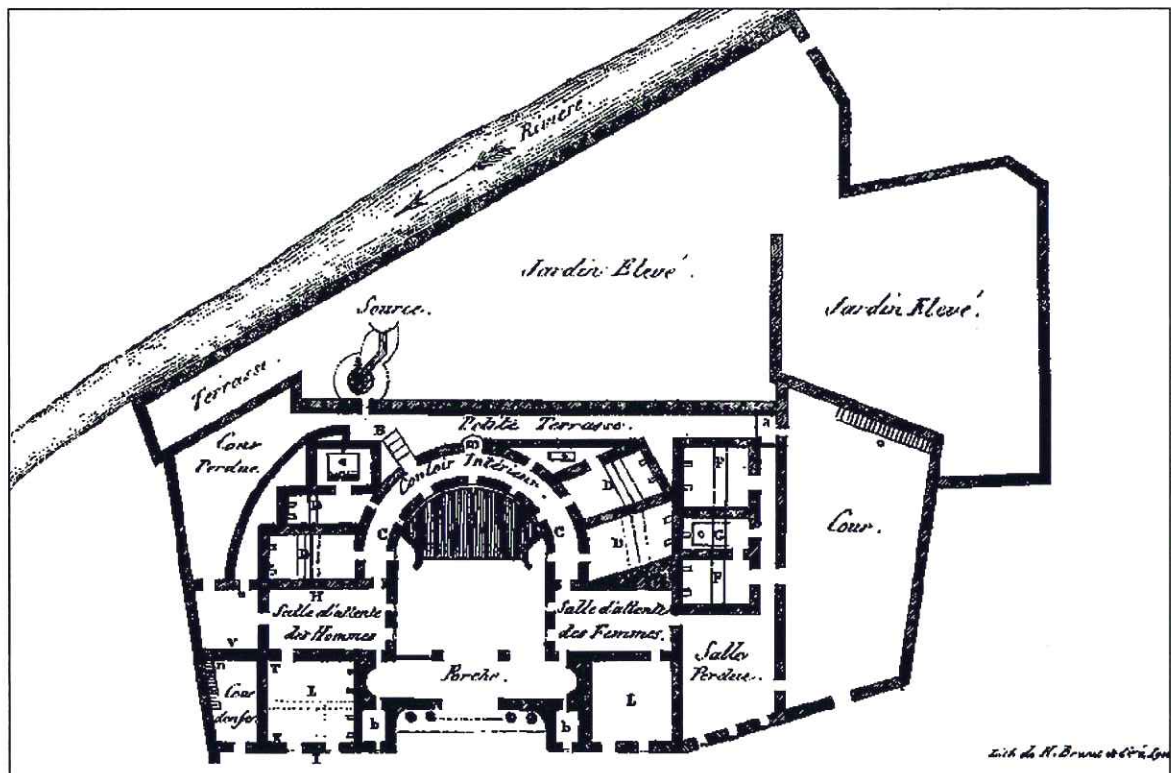
Trop cher !

Dès son retour à Turin, Victor-Amédée III envoya le comte Nicolas de Robilant, colonel de la Légion des campements, ingénieur militaire, pour visiter les bains d'Aix et présenter un projet d'aménagement des eaux. En homme consciencieux, Robilant fit le tour des stations thermales de l'Euro-

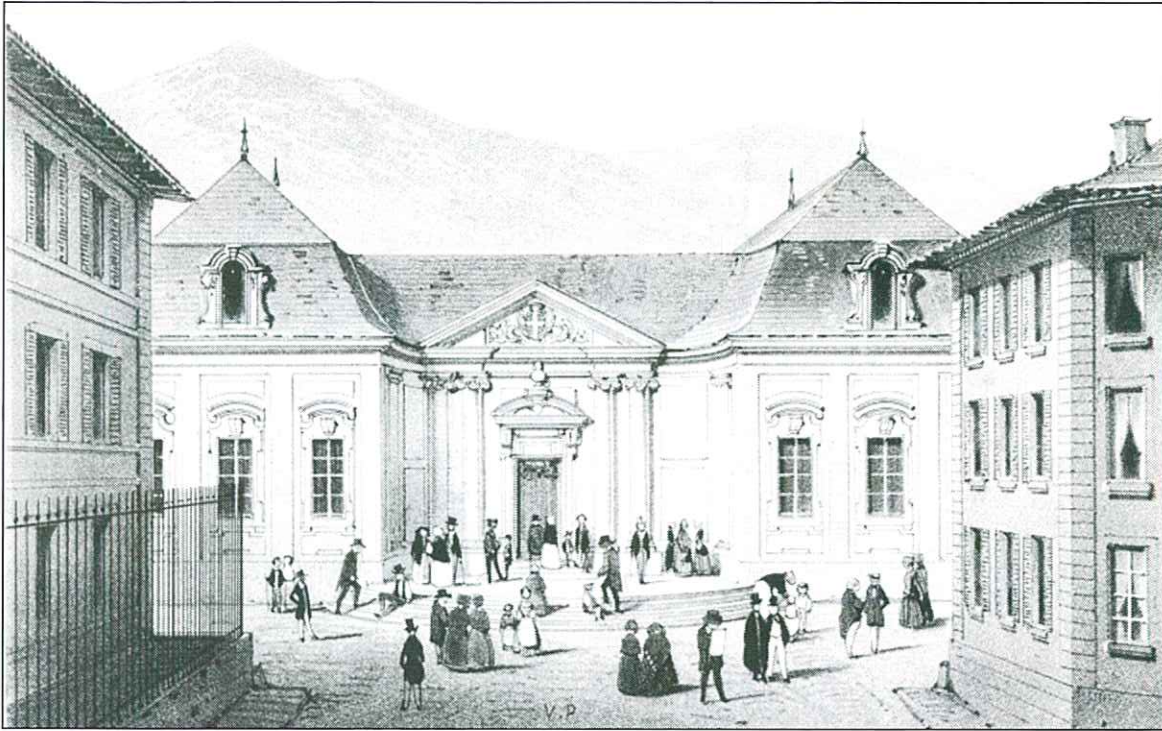


Victor-Amédée III
(Collection Musée Savoisien).

pe, de Bath à Vichy, de Carlsbad à Spa, sans oublier les Thermes de Caracalla, afin de s'inspirer des plus belles réalisations étrangères. Conscient de tout le parti que l'on pouvait tirer des deux sources d'Aix-les-Bains, il conçut un plan grandiose, conforme aux idées généreuses lancées par Victor-Amédée III. Aix rivaliserait alors avec les plus grandes stations thermales. Si le projet passa sans encombre devant le comité technique composé du Docteur Daquin (savant éminent qui venait de faire paraître en 1773 un ouvrage sur l'analyse des eaux thermales d'Aix-les-Bains), de deux chefs d'artillerie et du génie et des premiers médecins et chirurgiens du Roi, il fut bloqué par les financiers du Gouvernement qui trou-



Plan des Thermes de 1782 (Notice sur la Ville d'Aix-en-Savoie, Francoeur).



L'élégant pavillon des Thermes construit en 1782 (Collection Archives municipales d'Aix).

vaient la dépense trop forte. Le Roi s'inclina, ce qui prouve que le Roi de Sardaigne n'était pas le souverain absolu que l'on croit. Il faut dire que Victor-Amédée III était particulièrement prodigue. Passionné d'uniformes et de décorations, il consacrait la majeure partie de son budget à l'Armée. Il fallait faire un choix...

Fortement déçu, Robilant dut revoir son projet. Au lieu d'aménager les deux sources et les bains de vapeur, il dut se contenter de n'équiper que la seule source de soufre (3), ce qui fut accepté.

Et dès le mois de juin 1776, soit un an après sa visite en Savoie, le souverain pouvait écrire à l'Intendant de Savoie :

"Le Roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem, Duc de Savoie et de Piémont, Comte de Nice..."

Cher bien aimé et féal,

L'avantage qui résulte à notre duché de Savoie et principalement au territoire d'Aix

de l'établissement de bains de cette ville, nous ayant fait envisager comme nécessaire la construction d'un bâtiment qui suffise pour y loger un plus grand nombre d'étrangers, ainsi qu'à leur fournir toutes les commodités praticables, nous avons chargé le comte de Robilant, quartier maître général en chef de la Légion des Campements de dresser le plan du dit bâtiment que nous vous faisons remettre avec le devis et mémoire instructif ci-joint afin que vous donniez les dispositions accoutumées pour l'exécution de celui-ci".

Ce billet royal précise également le financement du projet. Il s'établit à 48.000 livres, échelonnées sur quatre ans. Par année, 4.000 livres seront fournies par l'État, 5.660 livres par le duché de Savoie, 1.550 livres par la province de Savoie Propre et 779 livres par Aix et les paroisses voisines à la distance de 3 milles. Comme on le voit, Victor-Amédée III s'est peut-être montré généreux, mais ce sont surtout les Savoyards qui ont payé.

Ces dispositions sont importantes, car elles

marquent un transfert de la propriété des eaux de la ville vers l'État, préparant les Thermes nationaux d'aujourd'hui.

Finalement, la dépense a atteint 110.000 livres. Le devis avait été sous-estimé : on avait négligé de compter les frais relatifs aux expropriations et démolitions des maisons situées devant la grotte. Le 11 février 1778, le Roi, pour faire face à cette nouvelle dépense décida que la contribution annuelle échelonnée sur quatre ans, serait prolongée de deux ans.

Des travaux rapidement menés

L'adjudication fut attribuée le 19 avril 1777 à Etienne Basso l'Aîné, entrepreneur né à Camandonna (Piémont) mais installé à Côte Rousse.

Les travaux commencés en 1778 étaient dirigés par l'architecte Pietro Capellini, mais ce dernier préférait les charmes de la cour de Turin. Il venait rarement, ce dont se plaignait l'entrepreneur. Sur place, les travaux étaient surveillés par Félix Louison, de Rumilly, qui signait chaque jour les attachements. On commença à démolir les maisons Excoffier, Pocquel et Lacroix, verrières qui déparaient l'entrée de la grotte, à niveler et à creuser les fondations, ce qui permit de mettre à jour les vestiges des thermes romains. Dans le même temps, on procédait à des rectifications d'alignement rue des Bains, dans la perspective de laquelle on allait construire le nouvel édifice.

Les travaux ont suivi rigoureusement le plan de charge établi :

“La construction et perfection devra être faite en quatre années consécutives de façon que ce qui aura été commencé la première année devra être achevé dans la suivante avant le mois de juin”.

En effet, le chantier était fermé pendant l'été pour permettre un déroulement normal de la saison thermale et l'accès des curistes. Et il fut terminé dans les délais, en 1782.

Le bâtiment conçu par Robilant, ainsi qu'on peut le voir sur notre gravure est d'une certaine élégance. Il était inspiré par l'architecture des Romains, juste hommage rendu aux fondateurs des premiers thermes d'Aix-les-Bains.

Pour la construction, on a utilisé la pierre de Seyssel, acheminée par bateau par le Rhône et le Lac, et taillée sur place par le maître-maçon Joseph Michel, natif de Samoëns. Les ardoises destinées à la toiture à la Mansard provenaient de Cevins.

On pénétrait dans ces nouveaux thermes



L'aile gauche de l'ancien établissement thermal, seule partie visible aujourd'hui.

par un portique encadré de quatre colonnes d'ordre ionique, supportant un fronton triangulaire frappé des armes de la Maison de Savoie.

A l'intérieur, un bassin central semi-circulaire, était entouré de sept cabines de bains tempérés, le côté droit étant réservé aux femmes et le gauche aux hommes. Au



Le fronton de l'établissement thermal dans les combles des Thermes nationaux et la plaque de marbre portant l'hommage à Victor-Amédée III.

delà d'un corridor, étaient aménagées quatre cabines de douches, deux étuves et une douche pour enfants.

Socquet (4) décrit ainsi les thermes :

"Cette enceinte dans laquelle on entre par un grand escalier est circonscrite dans son intérieur par un corridor également demi-circulaire, large et bien éclairé, qui sert d'avenue commune à toutes les chambres de bain. Le centre du bâtiment est occupé par un vaste récipient de même forme dans lequel on descend par une suite de gradins commodes et bien cimentés. (...)

Une voûte en forme de calotte hémisphérique, percée en son centre par une ouverture ronde et proportionnée à l'espace, sert de cheminée aux vapeurs."

Il faut souligner que l'architecte avait tenu compte du risque de corrosion. Pour éviter que la vapeur chaude des eaux n'altère les boisages, "il est recommandé de

passer trois couches d'huile de noix bien chaude à trois reprises".

A la recherche des thermes disparus

Mais, direz-vous, en jetant un coup d'œil sur la gravure, quel dommage que cet élégant bâtiment du XVIIIe siècle ait disparu ! Eh bien ! nous allons étonner de nombreux aixois qui croient bien connaître leur ville, car ce bâtiment existe toujours. On ne le voit malheureusement plus : il a été presque entièrement noyé dans les banales constructions du XIXe siècle. Avouez que c'est dommage !

On peut toutefois encore repérer quelques éléments. Ainsi, rue Victor-Amédée III, vous découvrirez l'aile gauche de l'établissement thermal du XVIIIe siècle avec ses trois hautes fenêtres caractéristiques (la toiture a été refaite dans un autre style). A l'intérieur des Thermes, on peut retrouver sous les combles, dans un ancien atelier de plombier noirci par la fumée, le fronton

Victor - Amédée III

du bâtiment de Robilant avec l'écusson de Savoie et une plaque de marbre sur laquelle on peut lire :

VICTOR AMEDEUS III REX.
PIUS. FELIX. AUGUSTUS P.P. H

HASCE THERMALES AQUAS A ROMANIS OLIM Y MONTIBUS DERIUATAS AMPLIATIS OPERIBUS IN NOVAM MELIOREM QUE FORMAM REDIGI IUSSIT APTIS AD OEGRORUM USUM OEDIFICIIS PUBLICOE SALUTIS GRATIA EXTRUCTIS.

ANNO MDCCLXXXII (5)

Mais, si la gloire de Victor-Amédée III était gravée dans le marbre, si son buste, sculpté en pierre de Seysel par Bernasconi (6) ornait la facade du bâtiment des bains, il ne vint pas pour autant admirer "ses thermes".

Contrairement à ce qu'indique Mouxy de Loches dans son livre "Histoire d'Aix-les-Bains" (page 392), le roi n'est jamais revenu en Savoie. Pour inaugurer les Thermes, il délégua son fils aîné, héritier du trône, le Prince de Piémont, le futur Charles-Emmanuel IV. Ce dernier, accompagné de son épouse, la Princesse Clotilde, séjourna pour une cure à Aix du 26 juillet au 20 août 1784. Le Duc et la Duchesse de Chablais étaient également présents. Une partie de la Cour avait accompagné leurs Altesses Royales. La maison du Prince était composée du comte Balis di Germano, grand-maître de la Maison, du prince de la Cisterna, premier écuyer, du marquis de San Tommaso, second écuyer, la comtesse Di Carri, dame du Palais faisant fonction de dame d'honneur et d'atours, du premier et du second écuyer de la Princesse, du premier page d'honneur, de nombreux domestiques et d'un détachement de dragons.

Nous ignorons si cette inauguration fut marquée par une manifestation : nous n'en avons pas trouvé trace dans les archives. Mais le Prince de Piémont fut sans doute satisfait de sa cure puisqu'il est revenu à Aix en 1786 et en 1788.

En 1785, le premier directeur des Thermes, le docteur Despina, écrivit à Fava, Gouverneur du Duché de Savoie :

"Le Roi a déjà beaucoup fait pour Aix, mais il est de sa magnificence de compléter son ouvrage en ordonnant l'exécution des établissements que l'on vient de proposer ; ils seront un moment éternel de sa grandeur et du soin paternel qu'il prend de multiplier aux malades de tout rang, de tout état, de tout âge, de tout sexe et de tout pays, des moyens de guérison et de les réunir dans un même lieu pour les mettre plus à leur portée."

Victor-Amédée III, chassé de son royaume par la Révolution n'eut pas le loisir de répondre au vœu de Despina. Mais qu'importe ! L'élan était donné... On en veut pour preuve le succès des Thermes d'Aix au début du XIX^e siècle. Tous les grands de ce monde s'y sont donnés rendez-vous : Lamartine, Pauline Borghèse, l'Impératrice Joséphine, la Reine Hortense, Madame de Staël, l'Impératrice Marie-Louise... Et l'on peut affirmer, que sans ces installations modernes (pour l'époque !) Aix-les-Bains n'aurait pas connu cette vogue parmi la haute société européenne.(7)



Médaille de Victor-Amédée III
(Médaille de la Ville d'Aix-les-Bains)

Au moment où une nouvelle étape vient d'être franchie dans le développement des Thermes d'Aix-les-Bains, il n'était peut-être pas inutile de rappeler le rôle de celui qui créa notre premier établissement thermal : Victor-Amédée III.

André DUPOUY

V i c t o r - A m é d é e I I I

NOTES

(1) Benoît Maurice, Duc de Chablais, né à Turin le 21 juin 1741, était le demi-frère de Victor-Amédée III. En 1775, il épousa sa nièce Marie-Anne-Caroline-Gabrielle de Savoie, se trouvant ainsi le frère consanguin et le gendre du Roi.

(2) Victor-Amédée III (1728-1796) avait 47 ans lors de son avènement. Il a épousé la princesse Marie-Antoinette d'Espagne qui lui a donné dix enfants. Il essaya en vain de s'opposer en 1792 à l'invasion de la Savoie par les troupes révolutionnaires.

(3) L'autre source, la source d'alun, fut aménagée en 1832 dans ce que l'on a appelé "*Les Bains Albertins*" du nom du roi Charles-Albert..

(4) Socquet Analyse des eaux d'Aix (1803).

(5) "*Victor-Amédée III, roi pieux, heureux, auguste, a ordonné que les eaux thermales que les romains ont fait venir autrefois des montagnes soient amenées par de grands travaux sous une forme moderne et rationnelle après avoir fait construire un bâtiment d'intérêt public à l'usage des malades. Année 1782*".

(6) Ce buste fut déposé au Musée d'Aix-les-Bains en 1852. On signale encore sa présence dans le Guide Bleu de 1926 comme une des

œuvres majeures du Musée Lepic. Depuis, il a disparu...

(7) Horace-Bénédict de Saussure écrit dans son "*Voyage dans les Alpes*" (1790) : "*Le Roi de Sardaigne avait fait construire, il y a quelques années, sur cette source, un bâtiment demi-circulaire, décoré d'une architecture très noble et très élégante, avec des cabinets très commodes pour les bains et les douches.*"

BIBLIOGRAPHIE

Doppet : État moral, physique et politique de la Maison de Savoie. Paris (1791).

Mouxy de Loches : Histoire d'Aix-les-Bains (2 vol.) Lafitte Reprints, Marseille (1978).

Pagotto Nicole : Le thermalisme à Aix-les-Bains au XIX^e siècle, 1783-1914. Société savoisienne d'histoire et d'archéologie (1975).

Biblioteca reale, Turin :

Cerimoniali di Corte : (Ms 726/9 3 e 4)

Bergardini : Vittorio-Amedeo III, G.B.Paravia, Torino.

Archives départementales de la Savoie :

C25.C323.C382.C497.C623.C647.C652. C657.

Archives des Thermes Nationaux :

Contrat d'adjudication Basso (1777).

Le verre de Lamartine

Le 7 février 1927, le comte Gabriel du Chauffault (1), filleul de Lamartine, vice-président du Comité des Lamartiniens de Paris, écrivait à mon grand-père, le commandant Alfred Testot-Ferry (2), alors membre titulaire de l'Académie de Mâcon :

*"Monsieur,
Je viens vous adresser une prière de la part de Mademoiselle de Sénevier (3).:*

A la fin du mois, les Lamartiniens, sous la présidence de MM. Barthou et Léon Bérard, de l'amiral Guépratte, de l'ambassadeur de Belgique et autres, donnent leur grand banquet, auquel, j'espère, vous nous ferez l'honneur d'assister.

Je suis de ceux qui doivent y prendre la parole et je voudrais que le verre que je lèverai à la gloire de Monsieur de Lamartine fut un verre lui ayant appartenu.

Melle de Sénevier me dit que vous avez plusieurs verres qui viennent de Lamartine et j'ose vous demander de bien vouloir m'en prêter un que je vous retournerai aussitôt avec emballage donnant toutes les garanties..."

Par retour du courrier, à la grande joie du comte de Chaffault, mon grand-père promit d'envoyer le verre.

"Paris, le 9 février 1927

*Monsieur,
Je ne sais comment vous remercier de votre gracieuse attention.*

Le verre que vous voulez me confier sera à l'honneur avec vous. Il sera levé, aussi, en votre nom.

Mademoiselle de Sénevier et moi, nous le garderons comme le Saint-Sacrement et il vous sera rendu dès le lendemain du grand banquet des Lamartiniens

qui ouvrira le feu de la célébration du centenaire du Romantisme...

Oui, le verre à boire, le plus grand, le plus simple, le plus naturel.

Devant les ministres du jour, des membres de l'Institut, des littérateurs, des poètes, des travailleurs, des lamartiniens, les deux initiales "A.L." seront précieuses, mais la couronne qui les surmonte n'ajoutera rien à Lamartine, à côté de son autre couronne immortelle... Cependant, elle marque son époque. Cette couronne, en effet, se retrouve sur beaucoup d'objets de Lamartine, particulièrement sur son papier. Elle plaisait à Madame de Lamartine qui était anglaise..."

Le verre bien reçu, c'est un plaisir de voir éclater la joie de M. du Chauffault :

"Paris, le 15 février 1927

*Mon Commandant,
Je vous remercie bien vivement. Le verre immortel et sacré est dans mon coffre-fort jusqu'au 3 mars.*

Il est ce qu'il faut qu'il soit. Le chiffre et la couronne sont discrets...

A la fin de mon discours, court mais chaud, je compte lever bien haut ce verre dans lequel a bu Lamartine sans toutefois y mettre mes lèvres, et je le passerai à M. Barthou, Président des Lamartiniens qui, lui, le videra en l'honneur de Lamartine.

S'il avait l'intention de le garder, je

Le verre de Lamartine



Le verre de Lamartine

lui dirai de s'adresser à vous. C'est que depuis que Lamartine l'a fait entrer à l'Académie Française, tout ce qui a été à Lamartine est à lui. Il est certainement celui qui a le plus de souvenirs de Lamartine.

...

Quelle joie si vous preniez la peine d'être des nôtres au banquet des Lamartiniens.

...

Laissez-moi vous y réserver une place d'honneur ; laissez-nous compter sur vous.

Ce dîner du 3 mars est une sorte de prélude à la célébration du centenaire du Romantisme. Le 4, réception à l'hôtel de Ville par le président du Conseil, le 5, cérémonie devant la statue de l'avenue Henri-Martin..."

Cette dernière lettre était accompagnée d'une invitation à laquelle mon grand-père ne put répondre favorablement, car il devait, quelques jours plus tard, subir une douloureuse intervention chirurgicale qui le cloua au lit pendant plus d'un mois (5).

Ce n'est que le 9 mars 1927 que le comte de Chaffault se décida, enfin, à écrire à mon grand-père :

"Mon Commandant,

Mademoiselle de Sénevier, le comte Chastellier(6), le comte de Féligonde(7) vous ont dit le sort du verre qui devient deux fois un verre historique.

Ce sort, je le prévoyais et j'avais même cru devoir vous en parler en vous demandant vos conseils.

Après l'avoir levé bien haut, sans y porter mes lèvres, en votre honneur d'abord, en l'honneur du président du Conseil Municipal de Paris, des représentants de Barthou et de Poincaré, de Lamartine et des lamartiniens, je le remis au Ministre pour son toast avec une carte de Lamartine et l'original de la lettre de refus de Lamartine à la présidence de l'Assemblée Nationale.

Le Ministre fut très touché de notre geste et fit alors un discours charmant, merveilleux, dont il a le secret, etc... sans un mot de politique.

Mon Commandant, comprenez mon trouble.

Que puis-je faire pour vous remplacer ce verre ?..."

Car, comme le dit... sans le dire... le comte du Chaffault, en l'absence de Louis Barthou empêché, c'est Edouard Herriot, alors Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, qui présida le fameux banquet lamartinien. Et, comme prévu, il porta, avec le verre en question, un de ces toasts éblouissants dont il était coutumier, très ému, paraît-il, de boire à la santé d'un si grand homme dans un si petit verre(8). Puis, avec naturel, il fit, LUI, le geste que risquait simplement de faire Barthou : ... IL MIT LE VERRE DANS SA POCHE !

Le verre de Lamartine

Personne n'osa souffler mot !

Entre gens de bonne compagnie, l'incident fut vite clos et mon grand-père, bourguignon truculent, fut finalement ravi d'avoir une nouvelle et savoureuse histoire à conter.

Le malheureux comte du Chaffault oublia lui-même, semble-t-il, ce mauvais moment.

Invité, quelques mois plus tard, aux fêtes lamartiniennes de l'Académie de Mâcon des 3 et 4 septembre 1927, "afin de solenniser dignement l'apposition d'une plaque sur la maison patrimoniale de Lamartine" (15, rue Lamartine), il déclina l'invitation "retenu à Paris par l'Etat-Major de l'American Legion" et terminait sa lettre du 2 septembre 1927 par cette sympathique formule de politesse où seul un esprit freudien pourrait découvrir quelque obsession :

"Je vous prie, Monsieur le Secrétaire Perpétuel, de bien vouloir lever votre verre pour moi en l'honneur de Lamartine, de Mâcon et de son Académie ; d'ici, je lèverai le mien à vos gloires en vous redisant ma cordiale admiration."(9)

Mon grand-père nous quitta le 25 septembre 1932 et le souvenir de cette histoire s'estompa lentement dans nos mémoires !

Mais la relecture, plus approfondie d'un ouvrage (10) de Madame Marie-Rose Michaud-Lapeyre, fondatrice des Amis Savoyards de Lamartine à Chambéry, à qui l'on doit l'inauguration (10 juillet 1927) de la stèle de la Colline de Tresserve, à l'endroit où Lamartine composa *Le Lac*, vient de raviver tous ces souvenirs.

Madame Michaud-Lapeyre a notamment établi le catalogue exhaustif de tous les meubles, objets d'art, livres et manuscrits que renferme le Musée Lamartine d'Aix-les-Bains, non pas celui inauguré en août 1926 lors des fêtes lamartiniennes de la ville dans la maison qui fut naguère la Pension de la famille Perrier où se rencon-

trèrent Elvire et Lamartine - elle fut, en effet démolie en 1932 pour permettre la construction du nouvel établissement thermal - mais celui situé actuellement dans une salle du second étage du Musée du Docteur Faure.

Page 25, Madame Michaud-Lapeyre recense :

- UN VERRE DE LAMARTINE (OFFERT PAR M. LE PRESIDENT HERRIOT).

Edouard Herriot ne semble pas avoir accompagné le don du verre d'une lettre de circonstance. Il eut été fort intéressant, dans l'affirmative, d'en "déguster" le contenu.

Mais, en annexe, est reproduite la copie de la lettre de remerciement de M. le Maire d'Aix-les-Bains, datée du 13 juillet 1938 (11). Edouard Herriot n'a pas répondu à la question de l'origine du verre ! Qu'aurait-il pu dire, en effet ?

Le comte du Chaffault s'est éteint en 1933. Voilà donc plus de soixante ans qu'il connaît toute la vérité. Le verre de Lamartine, s'il n'a pas retrouvé



Le président Édouard Herriot

Le verre de Lamartine

son propriétaire, a, du moins, retrouvé un site lamartinien. Il doit en être fort heureux et soulagé. Et c'est le principal.

Mais, il manque un verre de Lamartine dans ma vitrine !

Mon verre n'était peut-être pas grand, mais j'aurais aimé boire dans mon verre !

Robert TESTOT-FERRY



*Le verre de Lamartine, dans sa vitrine
au Musée Faure d'Aix-les-Bains*

Notes

1. Le comte Gabriel-Charles-Patrice du Chaffault, né à Paris (ancien 2^e arrt), le 19 mai 1852, décédé à Paris (16^e), le 26 décembre 1933, licencié en lettres, ancien lieutenant d'artillerie, chevalier de la Légion d'Honneur, vice-président du Comité des Lamartiniens de Paris, président de l'Association "France - Belgique", membre du Comité "France - Amérique", chef de la Délégation américaine pendant la guerre 1914-1918, président du Musée Alexandre Dumas, fondateur du Musée de la Légion d'Honneur et membre associé de l'Académie de Mâcon.

Son grand-père, Jacques-Gabriel, comte du Chaffault (1769-1849), colonel, siégeait à la Chambre à côté de Lamartine.

Filleul de Lamartine, il aimait à rappeler ses souvenirs de jeunesse et, notamment, cette "réprimande" du poète : Alors, me crie-t-il, tu fais des vers, maintenant ! Des vers !... Des vers ! Malheureux, regarde-moi... Tu vois où ça mène ! (Le Figaro, 3 octobre 1930, et Annales de l'Académie de Mâcon, 1930-1931, p. 132-138).

Il s'appelait, en réalité, Billebault-Duchaffault, son père Pierre-Charles-Alphonse Billebault, qui avait épousé à Paris (ancien 2^e arrt), le 17 mai 1851, la dernière du Chaffault, Marie-Félicie, fille unique de Jacques-Gabriel, ayant été autorisé, par Décret du 17 novembre 1872, à ajouter à son nom patronymique celui de Duchaffault (sans particule, ni titre) et à s'appeler Billebault-Duchaffault.

Il ne faut pas confondre cette famille du Chaffault, originaire du comté de Nantes, avec l'ancienne famille bas-alpine des Amaudric du Chaffaut (Le Chaffaut, près Digne), à laquelle appartient Jean-Paul Jules-Félicité Amaudric, comte du Chaffaut (1798-1868). On voit ce dernier à Paris, le 15 mai 1848, prendre la tête d'une Compagnie au côté de Lamartine et parvenir à dissiper une émeute devant l'Hôtel de Ville, en haranguant la foule.

2. Alfred Testot-Ferry, Officier de Marine, Officier de la Légion d'Honneur, président de l'Académie de Mâcon pour 1929, né à Prissé (S. et L.) 10 janvier 1854, décédé à Bussièrès (S. et L.) 25 septembre 1932.

...L'entablement de la cheminée du salon du bas, angle sud-ouest, du château de Monceau, a été peint de petits amours par Madame de Lamartine (1790-1863). C'est Alfred Testot-Ferry qui lui servit de modèle et il n'en était pas peu fier !

L e v e r r e d e L a m a r t i n e

3. Valentine de Jussieu de Sénevier (1861-1944), petite nièce de Lamartine, auteur de "Les Confidences de Madame de Lamartine à ses filles, d'après une correspondance inédite de la mère du poète", Poésie et Critique, Paris 1957.

4. Affirmation quelque peu osée. Le Président Barthou, né en 1862, ayant sept ans à la mort de Lamartine.

5. Invité à représenter l'Académie de Mâcon au même banquet, à l'Hôtel Lutétia, et à la réception des délégués lamartiniens à l'Hôtel de Ville de Paris, M. Armand Duréault, Secrétaire Perpétuel, faute de pouvoir s'y rendre, avait délégué, au nom de la Compagnie, son neveu, membre associé, M. Roger Farjon, maire de Boulogne-sur-Mer et Sénateur du Pas-de-Calais (Ann. Acad. Mâcon, 1926-1927, p. LXXIX).

6. Le comte Pierre de Chastellier (1879-1955), arrière-petit-neveu de Lamartine.

7. Arrière-petit-neveu de Lamartine.

8. Il s'agit du grand verre à eau, à pied, classique. Hauteur : 15 cm. - Ouverture diamètre buvant : 8,2 cm. - diamètre du pied : 7,5 cm.

9. Ann. Acad. Mâcon, 1926-1927, p. 372.

10. Itinéraires des sites lamartiniens de Savoie, Editions Lire, Chambéry, 1946.

11. Arch. de la Ville d'Aix-les-Bains. Je remercie tout particulièrement Monsieur G. Paravy de m'avoir communiqué ce précieux document.

AIX-LES-BAINS, le 14 OCTOBRE 1938

Le Maire D'AIX-LES-BAINS

*A Monsieur Edouard HERRIOT
Président de la Chambre des Députés,
Maire de LYON.*

Monsieur le Président,

Je m'empresse de vous adresser mes plus vifs remerciements et l'expression de ma profonde reconnaissance pour le don que vous avez bien voulu faire à notre musée Lamartine, d'un verre ayant appartenu au grand poète, verre que vient de me remettre Monsieur le Docteur GAILLARD.

Soyez persuadé, Monsieur le Président, que ce précieux don, témoignage de la sollicitude que vous manifestez à l'égard de notre Ville, fera l'objet de nos soins attentifs et figurera en très bonne place parmi la collection que nous avons déjà rassemblée.

D'autre part, si vous estimez que ce n'est pas abuser de votre extrême amabilité, je vous serais obligé, pour nous permettre, le cas échéant, d'authentifier ce verre, de vouloir bien nous en indiquer, par une note, les origines.

En m'excusant de cette liberté que je prends, et en vous renouvelant mes remerciements, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

*Le Maire
(Paul DUSSUEL)*

Un palace : le Mirabeau

Au cours des années 1850, les classes aisées des principaux pays d'Europe éprouvèrent le besoin de voyager et de venir "prendre les eaux" à Aix-les-Bains. Tourisme et cures d'eau thermale se développèrent et la ville devint vite un lieu incontournable.

Le temps des palaces

Dès le début du mois de mai, diligences, trains, bateaux remontant le Rhône, amenaient à Aix nobles, bourgeois, hauts fonctionnaires et gros commerçants. Ils étaient accompagnés de femmes, enfants, nourrices, secrétaires, dames de compagnie et femmes de chambre.

Pour la plupart de ces gens fortunés, "prendre les eaux" n'était que le prétexte à s'amuser et faire la fête. Bien vite, le centre d'Aix et en particulier la place Carnot, devinrent durant la saison de mai à fin septembre, une ruche bourdonnante et bruyante : casino, salles de spectacles, restaurants et débits de boissons étaient ouverts une grande partie de la nuit et l'argent coulait à flots.

Rapidement il s'avéra que villas en location, meublés, petits hôtels et pensions de famille étaient insuffisants pour satisfaire les besoins d'une telle clientèle fortunée. Pour résoudre ce problème, Monsieur Bias, directeur des Thermes et du Casino, ami de Cavour (premier ministre du gouvernement sarde), obtint l'autorisation de constituer une société composée de notabilités locales. La solution retenue : construire des hôtels de grande classe.

Monsieur Pellegrini, architecte du gouvernement sarde, déjà auteur de l'agrandissement des Thermes, fut chargé d'établir les plans d'un hôtel digne de recevoir les per-

sonnalités de haut rang.

Ce fut le Grand Hôtel construit à proximité du casino entre 1854 et 1858. D'abord appelé *Hôtel Royal* sous la monarchie sarde, il prit le nom d'*Impérial* à l'annexion de la Savoie à la France en 1860, avant de devenir le *Grand-Hôtel* en 1870. Il ne résista pas à la crise aixoise, après la guerre de 1939-45 et fut vendu en appartements en 1953.



Le Splendide Hôtel

Un riche américain, venant chaque année à Aix pour un long séjour, las de supporter les bruits nocturnes de la ville, offrit à Antoine Rossignoli, né en 1837, une aide financière importante pour la construction d'un hôtel loin du centre bourdonnant de la cité. C'est ainsi que le 29 mai 1884 fut inauguré l'hôtel *Splendide*, le premier 5 étoiles luxe d'Aix-les-Bains.

Son concepteur était l'architecte Antoine

Un palace : le Mirabeau



Le Royal, le Splendide et l'Excelsior (de gauche à droite)

Gouy de Genève et son constructeur, l'entreprise Bonna d'Aix-les-Bains. Dominant la ville et le lac, c'était un palace de 200 chambres et suites, réparties sur quatre étages, avec combles aménagées à la Mansard, intérieur somptueux de style Louis XV (colonnes en "lapis-lazuli", fresques, parquets en marqueterie), et, luxe suprême pour l'époque, ascenseur, calorifères, bureau télégraphique et magnifique jardin à la française. Les immenses écuries nécessaires pour la bonne marche d'un tel palace sont aujourd'hui devenues le complexe hôtelier renommé *Le Manoir*.

Le *Splendide* employait 170 personnes. Le rendement financier dut être intéressant, car, en 1906, Antoine Rossignoli deux ans avant sa mort, fit construire, à proximité de cet hôtel, un palace plus petit, l'*Excelsior* qui était relié au *Splendide* par une galerie enjambant le chemin de Mouxy (aujourd'hui rue Georges 1er, qui conduit au Mont-Revard).

En 1914, Louis Rossignoli continua l'oeuvre de son père, et fit édifier, toujours à proximité du *Splendide*, un troisième hôtel, le *Royal* (architecte, Alfred Olivet et constructeur, l'entreprise aixoise Léon Grosse).

Des hôtes illustres fréquentèrent le *Splendide*. En voici quelques-uns :

- du 4 juin au 3 septembre 1888 : l'empereur du Brésil Don Pedro II et sa suite de 30 personnes,
- du 2 au 26 septembre 1895 : l'impératrice Elisabeth d'Autriche (la célèbre Sissi),

- le roi de Grèce George 1^{er} y occupa, chaque année de 1889 à 1912, une suite,
- en 1912, le roi du Maroc résida lui aussi à l'*Excelsior*.

La guerre de 1914 transforma le *Splendide* en hôpital militaire. La paix revenue, il fut ensuite vendu et transformé en appartements et studios.

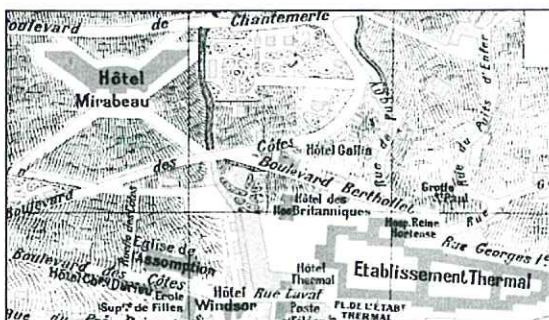
A la fin du XIX^{ème} siècle, Jean-Marie Bernascon, ancien maître d'hôtel et employé sur les bateaux à vapeur assurant la liaison entre Lyon et Aix-les-Bains, se lança dans la construction de l'hôtel *Bernascon*, le plus grand palace de la cité thermale. Pendant 9 ans (entre 1892 et 1900) œuvrèrent l'architecte Paul Lathoud, l'entreprise Léon Grosse, constructeur des arcades, Jules Pin Ainé, architecte et l'entreprise Gynas et Garabiol pour la construction du bâtiment.

Le guide bleu de 1925 mentionnait : "*le Régina Bernascon 350 chambres, 60 salles de bains, grand jardin avec terrasses - ouvert d'avril à octobre.*"



L'Hôtel Bernascon

Un palace : le Mirabeau



Plan de situation du MIRABEAU

L'hôtel Bernascon fut occupé par les troupes allemandes en décembre 1942. Après leur départ, la remise en état du palace nécessita des travaux importants. Il ouvrit à nouveau en 1947, mais en 1957, les charges devenant trop lourdes, et la clientèle de pareil établissement plus rare, l'énorme palace fut à son tour transformé en appartements.

La création du Mirabeau

Sa construction : nous ne savons que peu de choses sur l'homme qui est à l'origine du projet de construction du *Mirabeau*, le vicomte Elion de la Celle.

Il avait épousé en 1901, au consulat de France à Milan, la fille d'un médecin aixois, le Dr Macé, célèbre pour ses travaux sur le thermalisme et le féminisme.

M. de la Celle acheta à son beau-père, par acte du 16 juin 1906 les 23.790 m² de terrain à construire, admirablement situé "Aux Côtes", sur l'ancien vignoble aixois, à 127 m. au-dessus de la vallée.

Pour la construction du *Mirabeau*, le vicomte de la Celle fait appel à "*Industrie foncière pour hôtels S.A.*". Dès 1906, les journaux de la ville d'Aix annonçaient que, "*sous peu, la construction d'un grand hôtel va s'élever dans les Côtes*". En 1907, ils pré-



La fin du chantier

Un palace : le Mirabeau



La façade Sud

cisaient *"cet hôtel s'appellera Impérial Palace et sera ouvert en 1909."*

La construction fut confiée à l'entreprise Bonna d'Aix-les-Bains, l'architecte étant monsieur Martinet. En 1908, les terrassiers fouillèrent et préparèrent l'édification de l'hôtel *Mirabeau*.

En 1909, ces mêmes journaux précisait : *"la construction de l'hôtel Mirabeau avance rapidement ; les charpentiers font en ce moment la couverture et les plâtriers ont, depuis quelque temps déjà, mis la main à la besogne. La plantation du grand parc est aussi en voie d'achèvement. L'ouverture aura donc lieu comme il a été dit au printemps 1910".*

Avant même sa construction, les terrains et l'hôtel avaient été loués à deux personnalités du monde hôtelier parisien : Charles Petit, hôtelier, gérant de l'hôtel *Mirabeau* de Paris et Mme Vve Boland, propriétaire de l'hôtel *La Pérouse*.

Une seconde société fut créée à Paris, le 5 mars 1910 par ces mêmes personnes. Elle s'appelait Société Anonyme de l'Hôtel

Mirabeau d'Aix-les-Bains au capital de un million de francs. Les actionnaires constituèrent un groupe d'administrateurs, parmi lesquels nous trouvons deux aixois : M. Robert Tramu, hôtelier qui fut le premier directeur du *Mirabeau* et M. Cagger, demeurant à Chantemerle.

L'article 2 des statuts de la Société précisait :

"La Société a pour objet :

- 1°) *l'exploitation d'un hôtel meublé (qui sera dénommé Hôtel Mirabeau) dans un immeuble que M. et Mme de la Celle ont pris l'engagement de construire sur deux terrains leur appartenant, sis à Aix-les-Bains, boulevard des Côtes, et qui est actuellement en cours d'édification, avec garages d'automobiles,*
- 2°) *l'exploitation du restaurant dudit hôtel."*

L'inauguration : l'évènement eut lieu le 19 juin 1910. A cette époque, sous la plume dithyrambique d'Emile Delaunay, nous trouvons l'article suivant :

"Développant son immense façade de cent trente-cinq mètres, sur le coteau de

Un palace : le Mirabeau



La façade Ouest

Chantemerle, le Mirabeau dépasse en somptuosité et magnificence tout ce que l'imagination peut rêver. On croirait à la réalisation d'une eau forte de Piranèse, ou d'un des plus merveilleux palais des Contes des Mille et une Nuits.

Lorsque, par la route en lacets qui part du boulevard des Côtes, on a traversé le parc en plan incliné qui, verdoyant, s'étend devant la grande terrasse du Mirabeau, où on contemple en sa magnificence le vaste panorama qui se déroule devant vos regards étonnés et ravis, on est comme ébloui.

Ce panorama est à la fois grandiose et d'une fraîcheur de tons et d'une grâce incomparable ; mirifique tableau dont les yeux ne se lassent jamais :

Les coteaux de Tresserve où d'épais feuillages sont entremêlés de prairies et de vignes ; les derniers contreforts du Revard, tachetés de sombres sapins, le lac du Bourget qui, sur la droite, étend jusqu'à ses dernières limites (16 km) son onde, dédoublant le ciel et qui miroite au soleil ; cet



Le grand hall

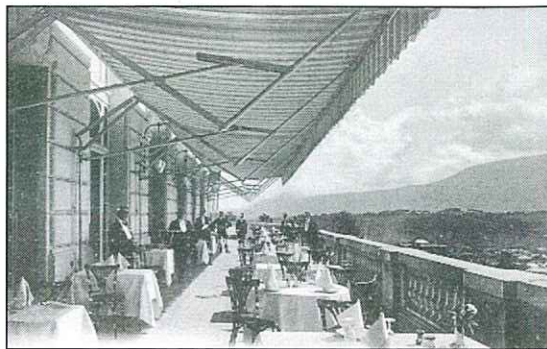
ensemble merveilleux a pour toile de fond la longue chaîne si pittoresquement dentelée du Mont du Chat, atteignant une hauteur de 1.700 mètres et les neiges éblouissantes des Alpes Dauphinoises.

Celui qui, le premier, a appelé Aix-les-Bains "La Reine des Séjours et le Séjour des Reines" présentait le Mirabeau.

Le Mirabeau possède, en effet, des appartements royaux d'une si incomparable richesse, d'un luxe tellement seigneurial, que pas un Roi, pas un Prince, venant à Aix, n'hésitera à les choisir, les trouvant absolument dignes d'eux.

Le hall, avec ses larges baies cintrées où la lumière entre à flots, ses balcons en fer forgé, ses colonnes enguirlandées de roses, sa loggia pour les musiciens - évocation des somptueuses salles de banquet de Paul Véronèse - ses piliers d'un goût si sobre et dont le chapiteau a pour seul ornement un triglyphe, ses vasques de marbre remplies de luxuriantes verdure, enfin son pavage, dont la mosaïque est de style antique.

Le hall, disons-nous, est d'un goût sobre et sévère ; seules des appliques de



La terrasse

bronze réchauffent par leurs tons de vieil or, la blancheur immaculée des murs, la blancheur des marbres de Carare.

Précédé de deux petits salons (l'un de lecture, dans le style Trianon le plus pur où, parmi les rinceaux et les entrelacs sont encastrés des médaillons de fleurs signés Jobbé-Duval, l'autre Empire, destiné aux dames - le grand salon Louis XVI - avec sa correction de lignes et son ornementation discrète mais si élégante), il est absolument exquis.

Un palace : le Mirabeau

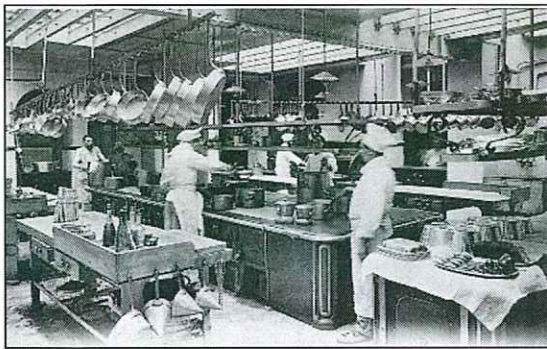
Enfin, la somptueuse salle-à-manger très vaste et aux tables largement espacées offre, sur sa large frise, une suite ininterrompue de feuillages et de fleurs. Les peintures, dues aux pinceaux de Mme Louise Abbéma et MM. Landeau, Cesbron, Jouet, Biva et Allouard, n'ont pas coûté moins d'une dizaine de mille francs.

Ainsi, dans de légers rebauts d'or, d'une élégante richesse, ces fleurs et ces feuillages donnent un aspect riant et printannier à cette magnifique salle qui, le soir, est illuminée par plus de cent ampoules électriques.

Jusqu'à ce jour, on n'a encore rien vu de pareil.

Le Mirabeau, c'est l'INCOMPARABLE !

Rien de plus pimpant, de plus frais, de plus gracieux que la décoration des chambres. Chacune d'elles possède téléphone, eau chaude et froide, électricité, chauffage central à basse pression, ventilation spéciale, etc... toutes ayant à leur proximité

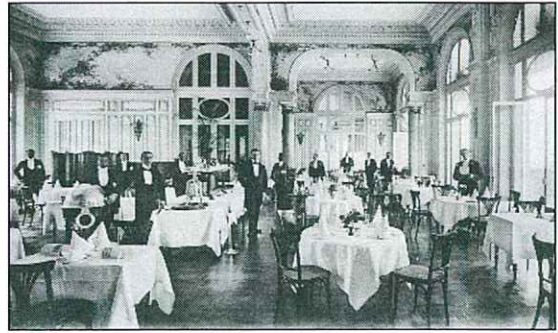


Les cuisines

une salle de bains, munie d'appareils d'hydrothérapie que doit, certainement, leur envier l'Etablissement thermal.

Pour donner enfin une idée du confort du Mirabeau, disons que son Conseil d'administration vient d'adopter une idée vraiment géniale que M. Robert Tramu, le sympathique directeur général du Mirabeau, a soumis à son appréciation, et qui, immédiatement adoptée, vient d'être mise en pratique.

Une des quatre autos que possède le Mirabeau est aménagée de telle sorte qu'elle permet aux baigneurs d'être pris avec leur



La salle à manger

chaise à porteurs et conduits jusqu'à l'hôtel où l'ascenseur les dépose à proximité de leur appartement. C'est tout simplement merveilleux.

Cet admirable palais à nul autre semblable et qui, à tous les autres attraits d'Aix-les-Bains, vient ajouter sa magnificence, a été inauguré officiellement dimanche dernier, 19 juin, au nom de M. Petit, président du Conseil d'administration et fondateur du Mirabeau de Paris et de Mme Boland l'un des administrateurs, propriétaire de l'hôtel Lapeyrouse aux Champs-Élysées.

M. Robert Tramu, directeur général, avait, par cartes spéciales, convié à cette inauguration les personnes les plus marquantes de la contrée.

Le service automobile a été confié à M. Mironneau de l'Américan Garage, à Aix.

Ce service sera sûrement irréprochable étant donné qu'il sera assuré par quatre omnibus Berliet dont la réputation n'est plus à faire.

L'ouverture officielle a eu lieu



Les tennis

Un palace : le Mirabeau

AIX LES BAINS

HOTEL
MIRABEAU

SAVOIE

LAC DU BOURGET

VUE UNIQUE
PANORAMA ABSOLUMENT GRANDIOSE
Services Spéciaux par Automobiles
Avec la GARE, le CASINO, l'ÉTABLISSEMENT, le TIR AUX PIGEONS, etc.

Cette Maison, la plus récemment édifée à AIX-LES-BAINS et par conséquent la plus moderne, s'impose à l'attention des baigneurs et des touristes. Sa situation spéciale, ses jardins constituant un véritable parc privé, ses terrasses dominant le cirque immense de la vallée et le lac du Bourget en font une réelle attraction.

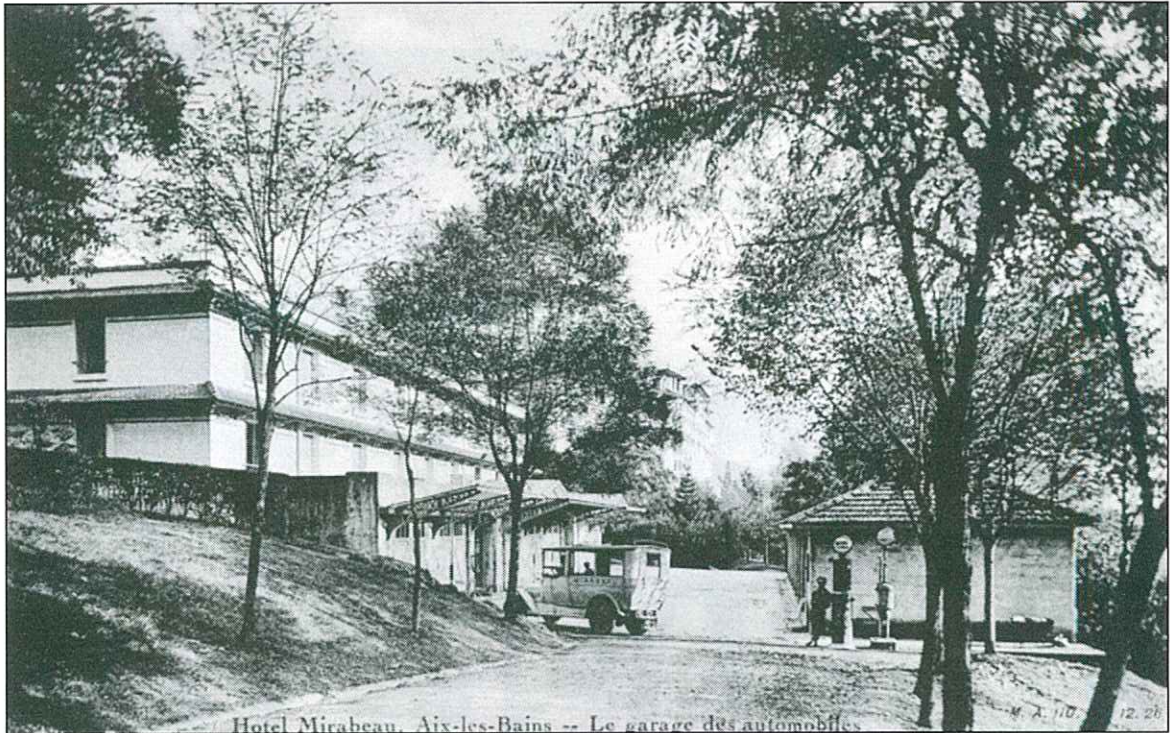
TÉLÉPHONE
Auto-Garage-Tennis, etc.

Adresse Télégraphique
Mirabotel-Aix-les-Bains

Saison du 15 Avril à Fin Septembre

Publicité extraite de l'Annuaire des Stations Thermales

Un palace : le Mirabeau



Les garages "pour automobiles".

dimanche. M et Mme Tramu et M. Tramu père ont reçu leurs invités, près de quatre cents, de la façon la plus aimable. Nous avons rencontré de nombreuses personnalités de la colonie étrangère, des autorités, des membres de la presse aixoise, parisienne, lyonnaise, niçoise.

Nous ajouterons qu'on ne pouvait mieux faire. Nous avons remarqué parmi les invités des médecins français et anglais, des amiraux, des barons, des comtesses, des colonels, M. le Préfet de la Haute-Savoie, les Officiers du 4ème Dragon, des conseillers municipaux, etc... etc..."

Journal "La vie à Aix-les-Bains", juin 1910.

La vie au Mirabeau de 1910 à 1945

De 1910 à 1939, le *Mirabeau* continuait à recevoir sa clientèle de gens aisés. Une publicité de 1910 nous apporte les précisions suivantes : "L'hôtel comptait 250 chambres, 100 salles de bains".

Durant la guerre de 1914-18 le *Mirabeau* fut transformé en un hôpital auxiliaire

n°15910 de 95 lits. Du 10 septembre 1914 au 4 juillet 1915, sous la direction du Docteur Rendall et des infirmières aixoises, Mmes Fossoney et Descottes, 389 blessés furent soignés.

Une note de la mairie d'Aix-les-Bains du 28 juin 1921 nous indique le classement des hôtels de la ville, en vue de la perception de la taxe de séjour : "Hors classe : Le *Mirabeau*, le *Bernascon* et le *Splendide*".

Les prix pratiqués dans ces palaces allaient de pair avec le personnel nécessaire (un employé par client en moyenne), le luxe et les commodités offertes.

Une note du Syndicat d'Initiative d'Aix, datée de 1939 nous donne les indications suivantes :

"- Prix d'une journée de pension pour la période du 1er juillet au 15 septembre : 165 frs. à 230 frs. alors que l'hôtel des Bains (toujours en service), rue Georges 1er, proposait pour la même période un tarif de 55 à 80 frs. par jour".

Le 1er mai 1939, se constitua la société

Un palace : le Mirabeau

nouvelle de l'hôtel *Mirabeau*, à responsabilité limitée au capital de 670.000 F. (Siège social : Paris 25 et 27, rue du Mail, registre du commerce de Chambéry).

Le contrat entre la Société Industrielle Foncière et M. de la Celle, prévu pour 30 années, solde de la créance, fut porté à 33 ans à dater de 1910 par suite de retard dans l'exécution des travaux. Il prévoyait la construction de l'hôtel et des aménagements qui devaient rester, à l'expiration, la propriété de M. de la Celle.

De fin août 1939 à 1943, l'hôtel *Mirabeau* ne fut pas exploité. En août 1943, il fut réquisitionné par les troupes d'occupation allemandes qui y installèrent une école d'infanterie et tous leurs services.

Le *Mirabeau* fut incendié le 21 août 1944, jour de l'évacuation par les Allemands de la ville d'Aix-les-Bains.

Les circonstances de l'incendie ont fait l'objet de nombreuses controverses et d'enquêtes. Il résulte du procès-verbal de

M. le Commissaire de police d'Aix, daté du 26 août 1944, adressé à M. le Préfet de la Savoie, que les troupes allemandes auraient brûlé, vers 14 h, le 21 août 1944, en prévision de leur départ imminent, les archives de la Commandature locale ainsi que des papiers et documents dans les cheminées des diverses chambres et bureaux de l'hôtel. Vers 19 h 30, le feu se serait déclaré dans la chambre 132, au 1er étage, et par la suite étendu dans les couloirs et dans les autres chambres. Les Allemands s'efforcèrent de localiser le sinistre, mais, malgré leurs efforts, l'incendie prit des proportions considérables. A 22 h 30, les pompiers de la ville, à leur arrivée sur les lieux, ne purent empêcher l'incendie de prendre de l'extension, l'hôtel étant la proie des flammes. Le 25, à 12 h, tout danger étant écarté, les pompiers quittèrent les lieux du drame. A part quelques chambres épargnées, le sinistre de l'hôtel était total.

Ces faits, de notoriété publique, sont attestés par la secrétaire de l'hôtel et la surveillante générale qui étaient sur les lieux le 24 août et qui ont pu fournir des rensei-

SAISON 1937		Ouvert de fin mai à fin septembre	
CARTE POSTALE			
HOTEL MIRABEAU		AIX-LES-BAINS	
PRIX ÉTABLIS AU 1 ^{er} MARS			
		JUIN - SEPTEMBRE	10 Juillet au 31 Août
Chambre à 1 lit	avec cabinet de toilette	35 à 75 fr.	45 à 100 fr.
	avec salle de bains	50 à 125 fr.	60 à 150 fr.
Chambre à 2 lits	avec cabinet de toilette	50 à 100 fr.	60 à 150 fr.
	avec salle de bains	60 à 150 fr.	75 à 175 fr.
Repas	Petit Déjeuner	10 fr.	12 fr.
	Déjeuner	35 fr.	40 fr.
	Dîner	35 fr.	40 fr.
Les 3 repas en pension		70 fr.	80 fr.
<i>Restaurant "À la Carte"</i>			
Arrangement	Chambre et 3 repas par personne et par jour	à partir de 90 fr.	à partir de 100 fr.
Courriers et Chauffeurs		45 fr.	55 fr.

Taxe d'Etat : comprise - Taxe de Séjour : 3 fr. 90 - Service : 15 %

Un palace : le Mirabeau

gnements sur ces circonstances. M. le Maire d'Aix-les-Bains, le Dr Gaillard et le Général Mer ancien Maire d'Aix-les-Bains, ont fourni des attestations. Extraite du procès-verbal dressé par Me Albert Camoz, huissier à Aix, sur les faits, nous pouvons citer la déclaration de la surveillante de l'hôtel :

"Je suis montée au premier étage pour voir comment allait s'effectuer le départ des Allemands. En arrivant vers la porte n° 132, j'ai vu de la fumée sortir de la chambre. A ce moment, passait le chef des sous-officiers allemands. Je lui ai montré la fumée ; la porte était fermée, il a reculé pour prendre son élan, et d'un violent coup d'épaule, il a enfoncé la porte. Les flammes, à ce moment, sont sorties de la pièce et ont pénétré dans le couloir.

Sans attendre, j'ai couru demander des hommes pour éteindre le feu. Le convoi allemand partait déjà. Trois hommes s'en sont détachés, ils sont montés vers la chambre en flammes et ont combattu le feu avec des extincteurs. Un soldat allemand m'a demandé de lui donner d'autres extincteurs. J'étais alors dans l'escalier, entre le premier et l'entre-sol. Pour me faire comprendre ce qu'il désirait, il a jeté à mes pieds un extincteur vide, et alors cet allemand est monté dans les étages pour en chercher d'autres. Dans l'escalier, il a été blessé par un morceau de plâtre tombant de l'escalier. Il m'a alors fait comprendre qu'il rejoignait le convoi et il est parti !

J'ai alors pensé au personnel qui pouvait se trouver dans l'hôtel : 2 hommes à qui j'avais conseillé d'aller se cacher au 5^{ème} étage, les deux gouvernantes qui étaient dans les chambres, au-dessus de celles en flammes. Les hommes étaient partis. Je cours alors au bas du parc pour aller prévenir les pompiers.

Les Allemands tiraient pour protéger leur départ. Ils me répondent que si je traverse, ils tireront quand même. Ma gouvernante se propose alors d'aller téléphoner au Britannique, chez M. Garcin, aux pompiers. Au péril de sa vie, elle y parvient et revient nous rejoindre. Nous allons alors couper le courant électrique au tableau de distribution situé au sous-sol. Les pompiers sont arrivés vers 22 h".

Dans ce même rapport, Me Camoz nous donne les précisions suivantes sur l'état du Mirabeau après ce sinistre.

"En l'état actuel, l'hôtel Mirabeau est complètement inutilisable. La toiture a été totalement brûlée, en sorte que ce qui reste de l'immeuble n'est plus protégé des intempéries.

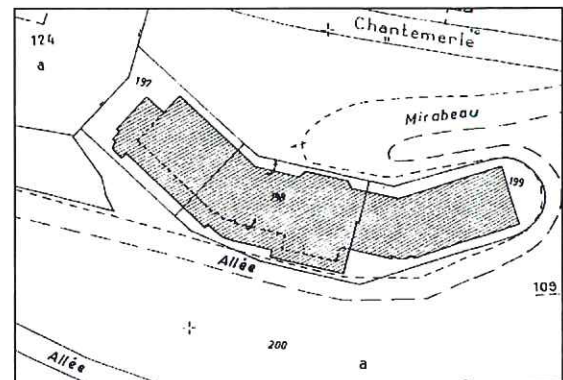
Les combles et le 4^{ème} étage ont connu des dommages considérables. La partie Nord est entièrement consumée : on aperçoit le ciel depuis le rez-de-chaussée. Il ne reste que les murs de façade et un enchevêtrement de poutrelles tordues armant les planchers des étages. Il ne reste rien des aménagements intérieurs.

La partie Sud n'a pas été profondément ravagée par l'incendie, mais les portes ont été éventrées par les nombreuses personnes qui se sont introduites dans l'hôtel pendant et après l'incendie. Le tout est en piteux état.

Le sous-sol a subi également de très graves dommages. En résumé l'hôtel est détruit intérieurement dans sa partie nord et les intempéries vont achever de détériorer ce qui n'a pas souffert du feu, notamment dans la partie sud.

Il est en effet impossible de protéger par une couverture provisoire, la partie de l'immeuble que le feu n'a pas anéantie, étant données les dimensions considérables de l'hôtel et la superficie à couvrir (100 m de long sur 40 m de large).

Seule une expertise faite par des hommes de l'art pourra chiffrer les dommages qui sont considérables et vont encore s'accroître."



Plan masse du Mirabeau

Un palace : le Mirabeau



La comtesse Roussy de Sales, fille de M. et Mme de la Celle. Héritière des propriétaires de l'hôtel, elle habita au Mirabeau à partir de 1967, jusqu'à son décès, le 2 octobre 1983.

Les destinées du Mirabeau depuis la guerre

Monsieur de la Celle devenu seul propriétaire de l'hôtel à l'expiration du contrat de la Société Industrielle Foncière, créée en 1910, fonda dès 1944 la Société Nouvelle de l'Hôtel Mirabeau, société anonyme à responsabilité limitée au capital de 670.000 F, registre du commerce de Chambéry n° 10936 B, siège social, 23 rue du Mail Paris 2°. Monsieur Aubry en fut le co-gérant et actionnaire, M. Veyre étant depuis le 2 mai 1944 directeur gérant de l'hôtel.

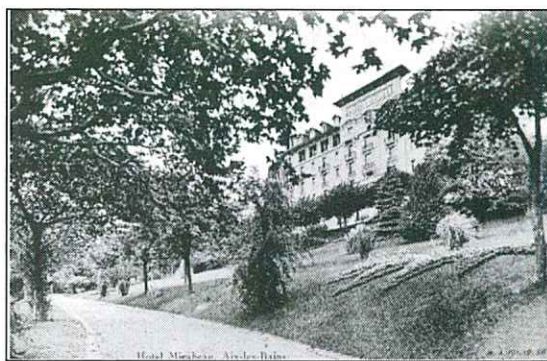
Les travaux de mise hors d'eau commencèrent en 1946 et notamment la couverture de la partie droite de l'hôtel, qui avait été entièrement détruite. Les travaux de reconstruction vont s'étaler de 1949 à 1962 et ne concerneront pour la plupart que l'aile nord. C'est l'entreprise Léon Grosse d'Aix-les-Bains qui en assura le gros-

oeuvre et l'architecte fut M. Le Même de Megève.

Le 27 juin 1947 naquit un projet visant à transformer l'hôtel en établissement scolaire. La ville d'Aix cherchait en effet un lieu pour agrandir le collège Bernascon. La ville contacta M. de la Celle qui refusa de vendre son immeuble à l'amiable, mais voulait le transformer en appartements. La ville intervint auprès du Commissariat au Tourisme pour empêcher cette transformation qui se serait faite avec l'aide des dommages de guerre, et se heurta à un refus. Une nouvelle démarche en octobre 1948 aboutit au même refus.

Le 17 octobre 1948, au cours de la réunion du conseil municipal d'Aix, présidée par le docteur Dussuel, maire, la décision d'achat du *Mirabeau* fut prise. Le maire obtint, à l'unanimité, l'accord de l'assemblée pour reprendre les pourparlers avec M. de la Celle, le propriétaire.

En date du 11 octobre 1949, le ministre de l'Education Nationale informait le Préfet de Savoie que 25 millions étaient inscrits au plan d'équipement national pour l'acqui-



Les jardins du Mirabeau

tion et l'aménagement de l'hôtel *Mirabeau* en collège. En septembre 1953, 40 logements étaient réalisés dans les ailes du bâtiment, qui pouvaient servir au logement des professeurs. Contacté, le comte de la Celle n'était pas opposé au projet. Le ministre de l'Education Nationale envoya une commission d'enquête qui conclut en décembre 1953 à l'impossibilité de la réali-

Un palace : le Mirabeau



Le Mirabeau au milieu de son parc.

sation d'un collège au *Mirabeau* : les deux ailes du palace étaient déjà transformées en appartements, et les dépenses prévues pour l'achat de la partie centrale et les transformations à y réaliser étaient trop élevées.

Une commission locale des dommages de guerre du 25 décembre 1949 imputa la responsabilité de l'incendie du *Mirabeau* aux Allemands et, le 19 novembre 1955, une somme de 17.916.000 F fut allouée à la Société Nouvelle, au titre des dommages de guerre pour la transformation en immeuble d'habitation.

Actuellement l'hôtel *Mirabeau* est constitué en totalité d'appartements ; une partie des

terrains a été vendue à des particuliers pour la construction de maisons individuelles.

Niché au milieu de son parc, le *Mirabeau* domine toujours la ville d'Aix-les-Bains, avec son architecture imposante, entouré d'arbres presque centenaires. Il a encore fière allure, le palace d'hier !

Monique JOSEPH
Adèle NICOLAS

Une figure aixoise du Revard :

JEAN RUBAUD

Un an déjà... Dans le dernier numéro de la revue de la Société d'Art et d'Histoire entièrement tournée vers le Revard, et même si nous l'avons déjà cité, Jean Rubaud n'apparaissait pas à la mesure de la place qu'il avait tenue sur le plateau où, l'hiver en particulier, il était omniprésent depuis des décennies. Il y a un an, l'ami Jean nous quittait...

Aixois authentique, Jean Rubaud est né en 1912 dans notre ville où ses parents exploitaient le fameux "Café de Paris", rue de Genève, lieu privilégié de rendez-vous de la clientèle locale et saisonnière. Tout en effectuant de solides études primaires et secondaires, Jean Rubaud démontre déjà de solides aptitudes pour le sport et en particulier le ski, fréquentant assidûment avec ses copains les pistes du Revard et des stations savoyardes alors en plein développement. Sa technique, alliée à son punch sur les planches, en font un compétiteur affirmé.

L'été, avide d'autres sensations sportives, c'est en natation qu'il va rapidement se révéler excellent, ainsi qu'en aviron où sa taille et son poids font merveille, au même titre qu'une grande facilité "le bout de bois à la main". Très tard dans sa vie, il allait d'ailleurs se livrer à ces deux disciplines, en skiff sur le lac, et au Centre Nautique où, à plus de 70 ans, il alignait encore allègrement de nombreuses longueurs de bassin dans le meilleur des crawls !

Apprécié pour ses qualités sportives, il est également recherché pour sa courtoisie, sa gentillesse, son dynamisme mais aussi pour être un excellent... danseur.



Le temps de son service militaire, effectué en Algérie, ne devait être qu'une brève parenthèse dans sa jeunesse particulièrement active. Retrouvant la vie civile, il est alors embauché comme comptable à l'usine "Bonjean et Dussuel". Un peu plus tard, Jean, qui a fondé un foyer, quitte cette entreprise typiquement locale pour ouvrir, en collaboration avec François Jeandet, un commerce de sports dans les locaux de l'hôtel Bernascon, avant de

Une figure aixoise du Revard

transférer ses activités avenue de la Gare - maintenant avenue Charles de Gaulle - à l'enseigne du magasin "Tousport". Parallèlement, il installe durant l'hiver un relais "Location skis-vêtements" au Revard, à la Crémaillère.

Le décès de son épouse l'affecte beaucoup, mais il reporte alors toute son affection sur ses cinq enfants.

Jean Rubaud assiste à la naissance du Ski Club, issu de la fusion de l'ARC et des SMA et c'est tout naturellement qu'il devient président du nouveau club après Marcel Girod et Francis Jeandet. Président dynamique et apprécié, il demeure à la tête du Ski Club Aixois durant 35 ans, une sorte de record...

Homme public, il est également conseiller

municipal au sein de l'équipe d'Édouard Dorges, membre influent du Comité des Fêtes et de la vie commerciale locale - Union des Commerçants et GECA - tout en étant également trésorier du Syndicat d'Initiative, auprès de M. Paul Viviand.

Sans l'avoir jamais sollicitée, il obtient la médaille d'or de la Jeunesse et des Sports pour le rôle éminent qu'il joua dans la vie sportive aixoise et au sein du Comité de Savoie de Ski.

Puissent ces quelques lignes -trop brèves ! - nous rappeler quel homme de qualité il était et combien il marqua de son empreinte la vie locale et celle de "son cher Revard".

Guy TOULORGE



Inauguration de la Piste de l'Aigle par le Dr Dussuel, maire d'Aix-les-Bains, le 22 février 1948, à gauche, sur la photographie. Jean Rubaud est au centre. (Photo É. Navello / Dauphiné Libéré)

Le téléphone a cent ans

PETITE HISTOIRE DU TÉLÉPHONE À AIX LES BAINS

C'est à un Écossais, naturalisé américain, que revient la paternité du téléphone. Graham Bell reprenait une idée très ancienne, depuis longtemps étudiée : tous les enfants connaissent le système de transmission du son entre deux pots de yaourt, par un fil tendu. Il fallut cependant attendre le développement des recherches sur l'électricité, et les découvertes sur l'électro-magnétisme, pour que l'idée se finalise par l'invention du téléphone électrique. Graham Bell déposa son brevet d'invention en 1876.

L'invention du téléphone

Les premières démonstrations téléphoniques eurent lieu lors de l'exposition universelle de Philadelphie, en 1877. L'invention fit sensation et New York s'équipa d'un réseau la même année.

Le téléphone traversa l'Atlantique immédiatement ; Graham Bell devint célèbre. On était à une époque où le monde scientifique se devait d'amener le progrès universel et où les savants devenaient des gloires populaires. Jusqu'alors, on connaissait la transmission des messages par la télégraphie électrique, qui diffusait, de bureaux à bureaux, des messages en morse. Dès lors, plusieurs expériences de réseaux furent tentées à Paris, et l'Etat fut assailli de demandes pour l'établissement de réseaux. Paris fut la première ville d'Europe à s'équiper du téléphone.

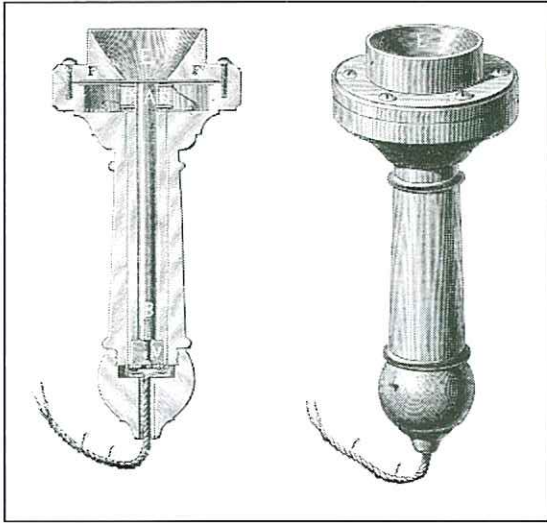
La création des réseaux

La téléphonie entra dans le cadre du monopole d'Etat sur la transmission des signaux, instauré par une loi de Louis Philippe. Un arrêté ministériel du 26 juin 1879 détermina les conditions de création de réseaux : l'Etat se réservait le monopole d'exploitation du téléphone mais, n'ayant pas la capacité financière pour les investissements de structure, ni le désir de prendre des risques dans une aventure aléatoire, il concédait à des sociétés privées la création et l'exploitation des réseaux.

Les premières concessions étaient de cinq ans, et l'Etat récupérait 10 % du produit d'exploitation. La Société Générale des Téléphones devint vite prépondérante par le poids de son réseau parisien. Elle fut à l'origine de la création du téléphone dans les grandes villes françaises : Paris, Mar-



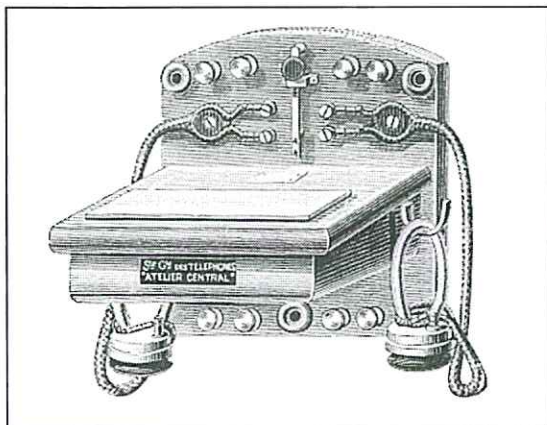
Le téléphone a cent ans



*Le téléphone de Bell
coupe et perspective
(Encyclopédie Trousset 188?)*

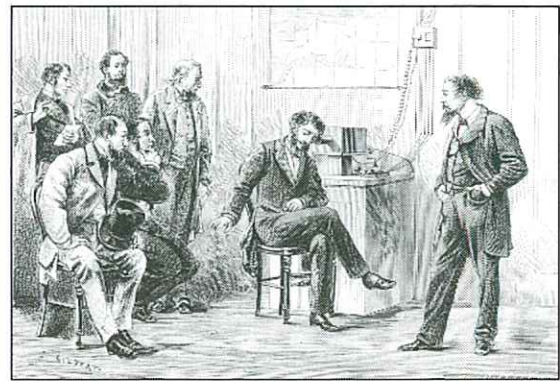
seille, Lyon..., qui furent naturellement les premières équipées.

Dès 1883, l'État se mit de la partie directement en créant ses propres réseaux dans les villes du Nord. Puis, en 1886, il établit une concession de tous les réseaux urbains à cette compagnie, se réservant les connexions inter-urbaines ; enfin, en 1889, devant l'immobilisme de la Société Générale des Téléphones, l'État nationalise le téléphone et rachète les réseaux urbains.



*Appareil employé par la Société Générale des
Téléphones dans ses réseaux pour les postes des
abonnés.
(Encyclopédie Trousset 188?)*

Le téléphone était local. Il fallut attendre l'amélioration des techniques, notamment celles de l'anglais David E Hughes, et de l'américain Francis Blake concernant les microphones à contacts solides en carbone sensible, puis les microphones à grenaille de carbone, pour que les communications puissent s'effectuer sur de longues distances. Dès lors, tout était envisageable. On expérimenta toutes sortes d'applications nouvelles pour le téléphone : (transmissions d'opéras en direct, interphones dans les hôpitaux...)



*Auditeurs entendant à Boston en 1876 les
paroles prononcées par M. Bell, pendant sa
conférence à Salem (distant de 22 km)
(Encyclopédie Trousset 188?)*

Le système mis en place consistait en un maillage reliant les abonnés à des centraux, où des opératrices le jour et des opérateurs la nuit, mettaient les lignes en communication. Les centraux se relient progressivement les uns aux autres, et les réseaux se connectent de ville à ville.

Dès 1885, les premiers postes publics furent mis en place dans les bureaux du télégraphe de Paris.

Le téléphone à Aix les Bains :

Naturellement, les petites villes de province furent équipées plus tardivement : en janvier 1886, on tint à Aix les Bains une réunion pour envisager la création d'un réseau local.

La Société Générale des Téléphones, à

Téléphoner en 1896

Le téléphone Ader-Bell, adopté en France et distribué par la Société Générale des Téléphones :

" Il se compose d'une planchette de bois de sapin au-dessus de laquelle parle la personne qui correspond avec une autre ; d'une réunion de 10 à 12 crayons parallèles de charbon de cornue de gaz pouvant jouer dans 20 ou 24 encoches, et placées horizontalement sous la planchette, de manière à pouvoir distribuer les vibrations ; d'une bobine d'induction qui renforce les sons et leur donne plus de portée. Une pile, composée de 2 ou 3 éléments de Bunsen ou de Leclanché, fait passer un courant électrique dans tout le système. Le récepteur d'Ader est un perfectionnement du téléphone magnétique de Bell. Il se compose d'un aimant qui forme anneau ou bracelet, ce qui permet d'utiliser ses deux pôles ; cet anneau se prend à la main, ce qui rend plus facile son maniement ; et il sert à suspendre, au repos, le récepteur au crochet placé sur le côté du transmetteur. Dans le chaton de l'anneau se trouve la membrane vibrante et un surexcitateur, petit anneau de fer, placé au-dessus de la membrane, pour accroître l'intensité de l'aimantation des deux pôles de l'aimant." Telle est, en peu de mots, la description de l'appareil que la Société Générale des Téléphones établit chez chacun de ses abonnés.

"L'abonné qui veut se mettre en rapport avec un autre abonné, s'adresse au bureau central ; un employé de ce bureau met en communication les fils des deux correspondants ; quand ceux-ci ont terminé leur entretien, ils en préviennent l'employé qui interrompt la communication."

In Nouveau dictionnaire encyclopédique Troussel. 188?

l'origine de l'initiative, et son correspondant chambérien, M. Paulin, tint ensuite plusieurs réunions publiques et constitua une liste de 35 abonnés potentiels. En février 1889, le Conseil Municipal vota une délibération de principe favorable à

l'établissement d'un réseau urbain, et une étude technique fut entreprise. Le coût de l'installation (26 278 F, ce qui correspondrait à une somme actuelle d'environ 500.000 F) devait être avancée par la ville. On fit intervenir le député Jules Carret auprès de l'État pour qu'il accorde la concession souhaitée.

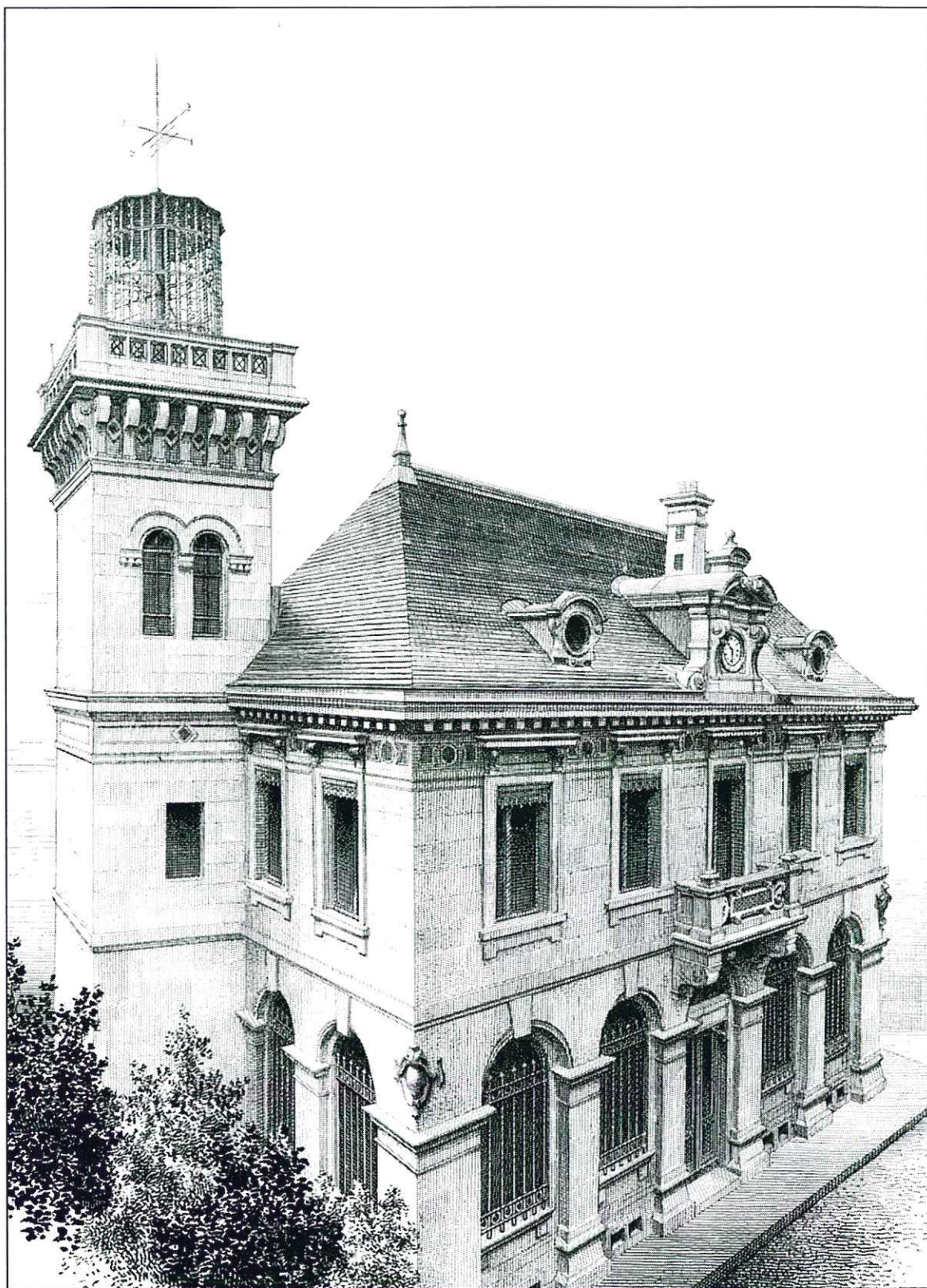
Néanmoins, comme pour toute réalisation d'ampleur, le problème du financement se posait. La ville, en pleine expansion, se trouvait déjà fortement engagée dans toutes sortes d'opérations d'urbanisme. Il fallut attendre 1896 et une convention entre l'État et le Casino Grand Cercle, très intéressé par le réseau, qui promettait de faire l'avance des fonds, pour l'installation du système.

Des plans furent établis au printemps 1896 et les travaux commencèrent. Le directeur des postes vendit à la ville d'Aix un poste téléphonique système Ader de la Société Générale des Téléphones de Paris, composé d'un transmetteur, de deux récepteurs, et d'une sonnerie pour 147 F. L'entreprise aixoise Léon Grosse se vit attribuer la construction de la tourelle de concentration des fils et la fourniture du matériel (fils, herses, potelets).

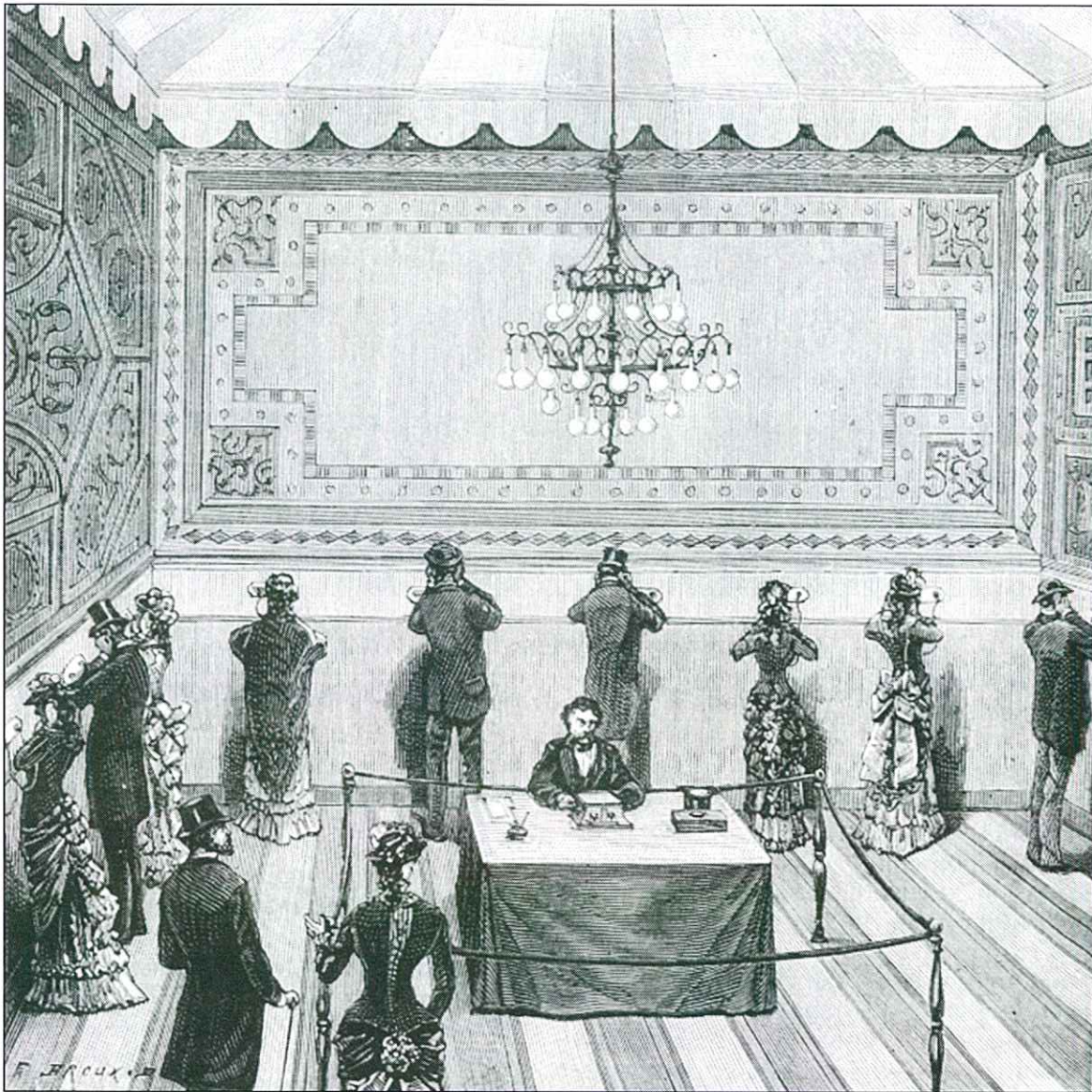
C'est seulement le 1er septembre que le téléphone put être inauguré à Aix, après plusieurs mois de retard dans les travaux. L'Avenir d'Aix-les-Bains pouvait alors annoncer dans un bref article : *"Comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, le téléphone marche depuis avant hier, 1er septembre..."* et de donner la liste des 35 heureux abonnés aixois. Cette liste était essentiellement constituée d'hôtels, d'entreprises, de commerçants, ainsi que de certains médecins. A noter qu'il n'y avait alors pas de numérotation.

Les abonnés avaient le choix entre deux tarifications : soit un forfait local de 150 F d'abonnement, les conversations étant alors gratuites sur le réseau local, soit un abonnement de 50 F avec une tarification à 0,15 F pour trois minutes de conversa-

L e t é l é p h o n e a c e n t a n s



*L'Hôtel des Postes construit en 1900 rue Davat, à Aix-les-Bains.
Les potelets isolateurs des départs des lignes aériennes téléphoniques sont au sommet de la tour.*



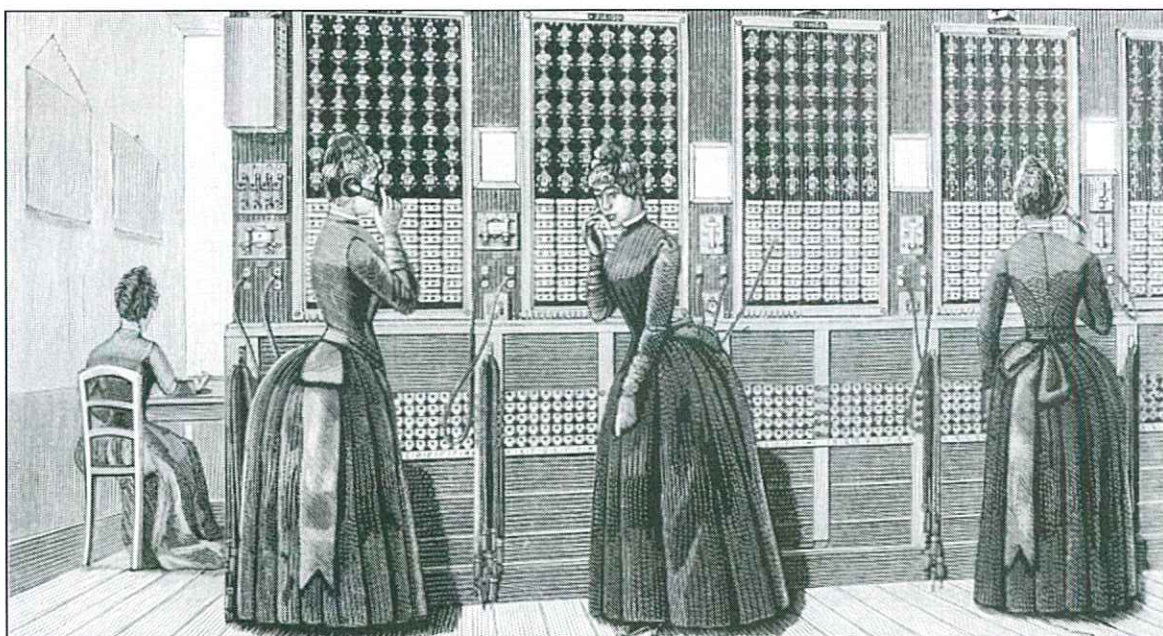
Auditions téléphoniques à l'Opéra, à l'Exposition Internationale d'Électricité. Paris, 1881.

tion. Ce système de tarification resta en vigueur jusqu'à la suppression du forfait local en 1920. Aix fut reliée dès les débuts à Chambéry et à Lyon.

En 1900, le Département envisagea la création d'un réseau téléphonique départemental, destiné à desservir tous les chefs-lieux de canton. Ce réseau devait mailler le département et être relié aux préfectures des départements voisins. Pour cela, le Conseil Général racheta à la ville et au Casino leurs droits sur l'exploitation, les

remboursant des avances consenties pour l'installation du réseau. La ville fut aussi sollicitée pour la mise en place du téléphone de Haute-Savoie et surtout la liaison Annemasse-Annecy-Lyon, puis en 1906 elle participa financièrement à l'établissement d'une ligne directe Chambéry-Aix-Paris.

En 1901, une nouvelle réglementation générale stipula que les titulaires des abonnements des principaux réseaux pouvaient, à leur demande, figurer sur une



Les "Demoselles du téléphone" à la fin du XIX^e siècle.

liste annuelle des abonnés. C'était la naissance de l'annuaire.

Dans une petite ville comme Aix, le service du téléphone ne fonctionnait qu'aux heures ouvrées. Il fallut attendre 1920 pour que l'on puisse téléphoner jusqu'à minuit, en saison, et encore le salaire de l'opératrice était-il pris en charge par la ville.

Un nouveau pas fut franchi en 1925, par le raccordement des hameaux au réseau. C'était dans l'air du temps, la municipalité créant des écoles de hameaux pour aménager son territoire. On retint le principe du poste public : le responsable ne payant que la communication, les frais d'installation et de premier abonnement étaient supportés par la ville.

Ce n'est qu'en 1938 que l'automatique remplaça les opératrices au bureau central d'Aix, et permit un fonctionnement du réseau en continu. La dernière étape fut franchie dans les années 70, par le passage au standard électronique.

Joël LAGRANGE

En marge de la nouvelle numérotation

Le 18 octobre 1996, à 23h00, la numérotation française est passée à dix chiffres. Malgré les déménagements, les renumérotations et les changements de nom, certains aixois privilégiés ont gardé leur numéro d'origine, ou tout au moins la finale. En effet, quand le nombre d'abonnés atteignit 50, la Compagnie des Téléphones numérotait ses premiers abonnés par rapport à la distance de la poste, rue Davat. Ainsi le Dr Françon reçut-il le numéro 01, l'agence immobilière (sous l'Hôtel Thermal) le 17 et le poste de police (situé alors à la Mairie) le 25. Quand le nombre d'abonnés dépassa 100, on rajouta un zéro devant ces numéros. Le premier standard électromagnétique mis en place fut le 35. Nos trois numéros devinrent le 35.00.01 pour le Dr Françon, le 35.00.17 pour l'agence, et le 35.00.25 pour le poste de police. Lorsque l'on construisit l'Hôtel de Police, avenue Victoria, le numéro fut tout naturellement transféré. Aujourd'hui, avec les passages successifs à 8 puis à 10 chiffres, le 04.79.35.00.01 est toujours attribué à la famille du Dr Françon, le 04.79.35.00.17 à l'agence AGIRA, et le 04.79.35.00.25 au commissariat de police.

Les Frères Serpollet

PRÉCURSEURS DE L'AUTOMOBILE (2^e partie)

La première partie de l'article paru dans le numéro 5 de la revue "Arts et Mémoire" prenait fin avec le dépôt du brevet d'invention de la vaporisation instantanée. Cela se fit sans grosses difficultés. Mais passer maintenant à l'industrialisation et la commercialisation de leur générateur, s'avère beaucoup plus difficile.

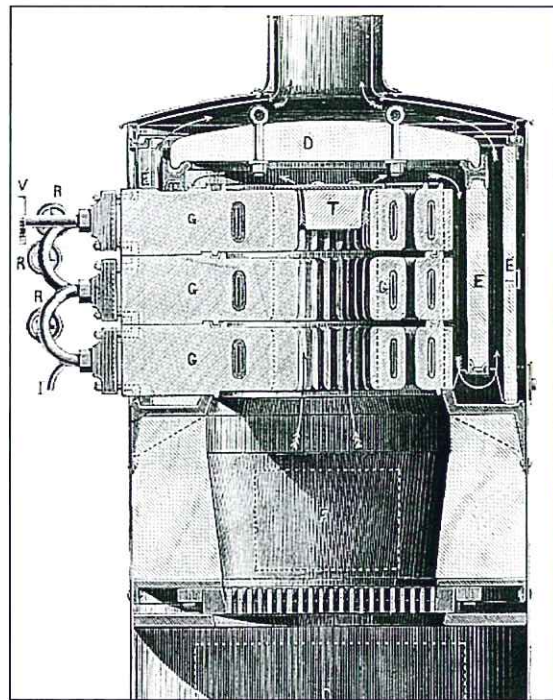
C'est l'argent qui manque. A Culoz, l'atelier de menuiserie assure difficilement la subsistance de la famille qui s'est agrandie, Henri étant maintenant père de deux enfants. Il faudra faire appel aux amis et connaissances pour réunir les fonds nécessaires à la poursuite des améliorations du système Serpollet.

La séparation des deux frères complique encore le problème. Léon doit accomplir son service militaire. Il le termine à Versailles, ce qui lui permet de surveiller la construction de 5 générateurs, commandés aux ateliers Dreyfus de Paris.

En 1881, rendu à la vie civile, Léon reste à Paris et, pour subsister, s'embauche chez un menuisier. Après une journée de travail s'étalant de 6h30 à 17h30, il se perfectionne en suivant des cours du soir. La nuit, dans sa modeste chambre d'hôtel, avec des moyens de fortune, il poursuit la construction d'un générateur et de sa machine à vapeur.

Il presse son frère Henri de venir le rejoindre ; ce dernier accepte et le 5 octobre 1881, il commence à travailler

chez le modéliste Veuille. Mais, trop malheureux, loin de sa famille restée à Culoz et ne pouvant s'adapter au travail en usine, il regagne son pays natal le 5 mars 1882.



Générateur système Serpollet

L e s f r è r e s S e r p o l l e t

Seul à Paris, Léon reste confronté aux mêmes difficultés ; elles s'aggravent encore. Faute d'argent, le brevet de leur invention n'a pu être renouvelé et tombe dans le domaine public.

Dès lors, par correspondance, une collaboration incessante va s'établir entre les deux frères. Plus de 600 lettres seront échangées, toutes basées sur l'amélioration de leur système et des nouvelles recherches qu'ils entreprennent.

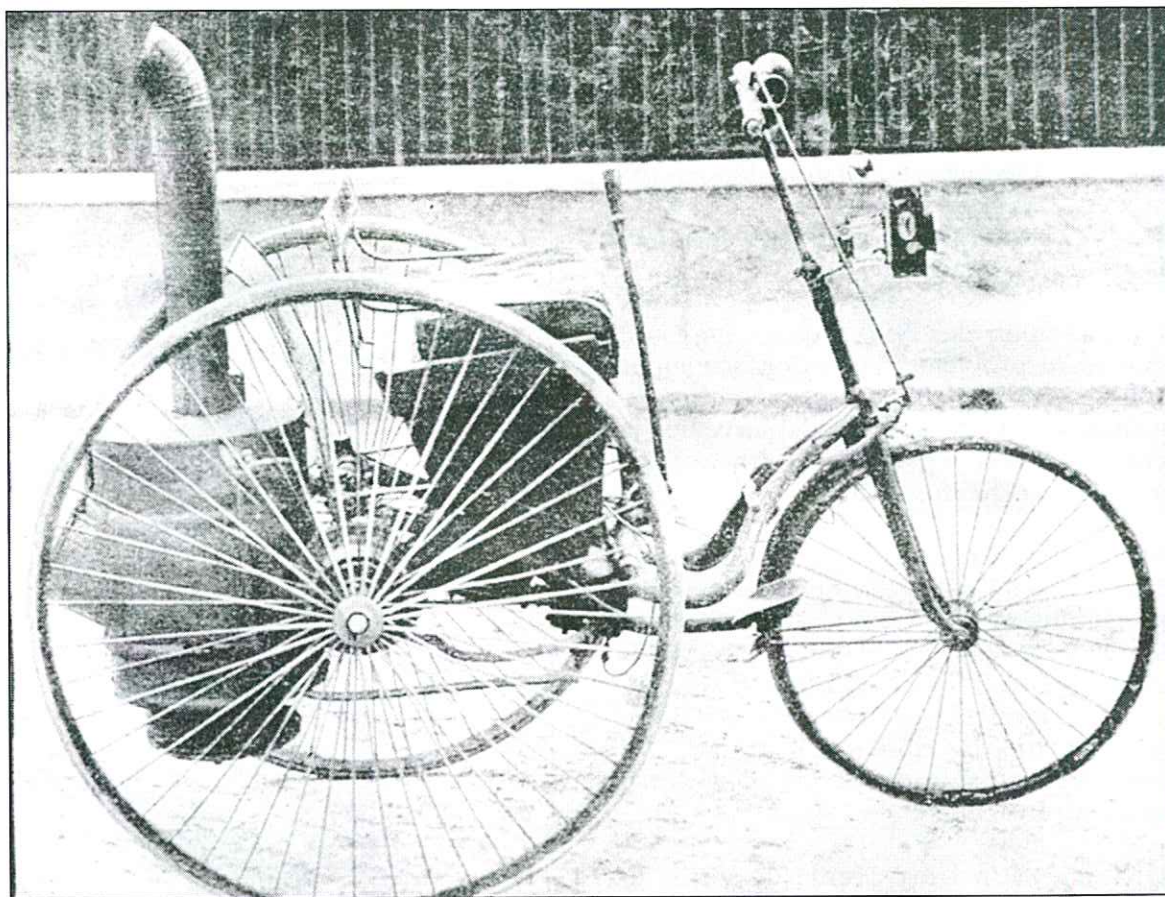
Il faudra attendre 1886 pour voir la première réalisation du fruit de leurs travaux : le remplacement dans le générateur des deux plaques d'acier créant le vide capillaire, par des tubes de fer aplatis ; ce système évite en partie l'encrassement trop rapide de ce vide capillaire et son débouchage en est facilité.

Mais le manque de liquidités financières empêche toujours la fabrication industrielle de leur invention.

En juillet 1887, c'est la rencontre fortuite avec le fils d'un architecte important, Avezard, qui sera le déclic. Il possède un important capital et des relations fortunées.

Enthousiasmé par le fonctionnement de l'ensemble générateur - moteur à vapeur construit par Léon, il devient un des actionnaires de la société créée en août 1887 : "LA SOCIETE DES MOTEURS SERPOLLET". (Plus tard, Avezard épousera la sœur des frères Serpollet)

L'un des membres de la société, Larssonneau est propriétaire d'une usine située 27, rue des Cloys à Montmartre. La fabrication des générateurs Serpollet commence aussitôt.



Le tricycle à vapeur Serpollet

Le tricycle à vapeur Serpollet

La fabrication de ce générateur permet au génie inventif des Serpollet de concevoir immédiatement son utilisation pour la propulsion d'un engin routier, projet dont ils rêvent depuis leur adolescence. Bicyclettes et tricycles sont en grande vogue. C'est le tricycle, plus stable, qui sera choisi.

La gravure nous montre sa réalisation : Le générateur, type poêle, est placé à l'arrière, entre les deux grandes roues en fer, en handage plein de caoutchouc et la machine à vapeur se trouve sous le siège.

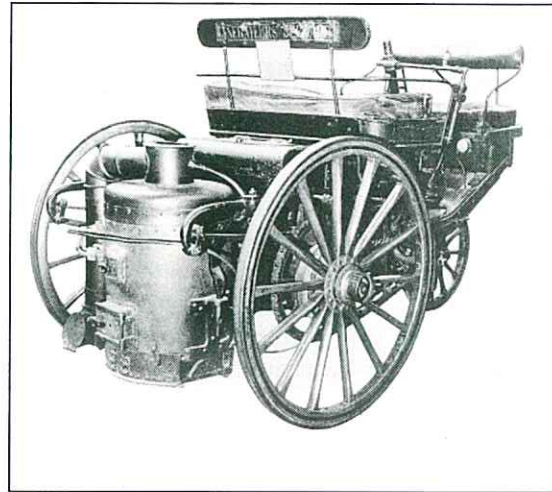
L'engin est propulsé par un moteur à cylindre unique, d'une puissance d'un cheval vapeur, tournant à 300 tours/mn et crache par sa cheminée des torrents de fumée noire.

Dès le 7 mai 1888, Léon effectue ses premiers essais en parcourant le trajet Paris-Enghien, soit 25 km.

Le 3 juillet 1888, Léon Serpollet se voit délivrer un certificat permettant de circuler avec son tricycle en respectant la vitesse maximum de 16 km/h, au grand étonnement des parisiens effrayés par ce véhicule, fumant et brinquebalant, se faufilant parmi les innombrables voitures à chevaux, sous les jurons de leurs charretiers et de cavaliers incapables de maîtriser leurs montures.

Armand Peugeot, fabricant, dans le Doubs, d'articles de quincaillerie, d'outils et depuis peu de temps de bicyclettes, écrit à Serpollet pour lui demander si son tricycle à vapeur fonctionne de telle façon qu'une dame pourrait y prendre place sans risquer "sa robe ou sa vie".

Un accord est conclu. Peugeot construira des tricycles sur lesquels on pourra monter générateur et moteur Serpollet. Il en construira 5 seulement, vite effrayé par la complexité des problèmes de construction et de conduite de tels véhicules.



Tricycle Peugeot-Serpollet

La photographie nous présente un de ces 5 modèles, avec roues de bois à bandages de fer, fumée renvoyée vers le bas et sièges plus confortables.

C'est avec ce modèle que Léon Serpollet, accompagné par Archdeacon, riche sportif de l'époque, accomplit le premier voyage Paris-Lyon en janvier 1890.

A cette époque, l'état des routes était déplorable et le tricycle souffrit beaucoup. Léon, excellent conducteur, dut se transformer maintes fois en forgeron, charron ou mécanicien pour réparer les nombreux



*Les deux voyageurs à leur départ de Paris.
Léon est à gauche*

incidents ou pannes.

Il leur fallut 10 jours pour accomplir le trajet de 500 km à la moyenne de 3,5 km/h.

Pourtant, ce voyage déclencha l'enthousiasme de la presse et grandiose fut la réception que leur réserva le fils du grand Marc Seguin, directeur des usines métallurgiques de la Buire à Lyon. Un contrat de construction de tricycles Serpollet dans ses ateliers fut signé aussitôt.

Tout auréolé par ce succès, en février 1890, Léon, sur un tricycle construit à Lyon, accomplit le trajet Lyon-Culoz.

L'arrivée des deux frères (Henri ayant attendu son frère à quelques kilomètres de Culoz) fut triomphale. Tous les habitants de la région voulaient voir et toucher la première automobile circulant sur leurs routes.

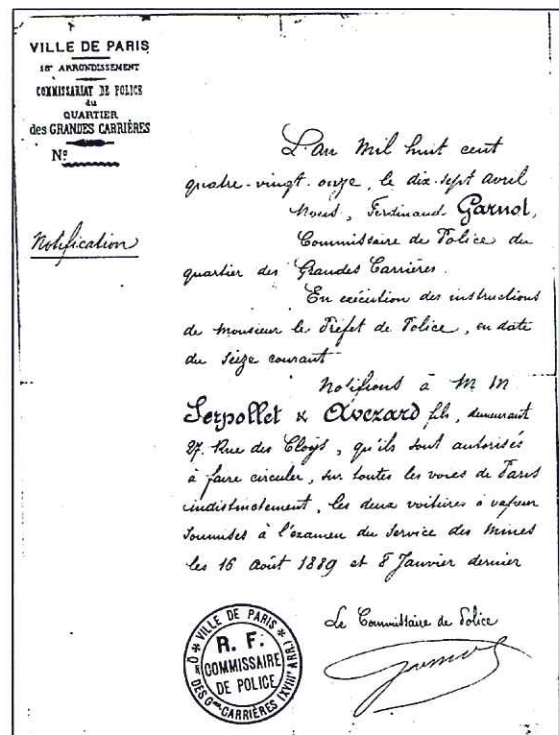
Le 6 août 1890, Léon Serpollet et son associé Avezard passèrent ce que l'on peut considérer comme le premier permis de conduire. Henri était présent à Paris avec sa famille pour l'exposition universelle où la société Serpollet présentait générateurs, bateaux et tricycles.

L'examen devait avoir lieu rue Spontini à 9h du matin. Léon juché sur son tricycle, partit de la rue des Cloys à 6h, Henri le suivant en fiacre. Rue des Batignolles, les pavés eurent raison de la grille du foyer et le charbon se répandit sur la route. Malgré la rapidité de la réparation, ils n'atteignirent le lieu de l'examen qu'à 10 heures.

L'ingénieur des Mines, M. Levy, les avait attendus et, après essais et vérifications, il leur délivra un permis de conduire provisoire de circulation limitant toujours la vitesse à 16 km/h, en application du règlement de l'époque.

Le permis définitif ne fut établi que le 16 avril 1891.

L'année 1891 voit la sortie d'un phaéton (type de calèche, car l'on ne possède pas



Le permis du 16 avril 1891

encore le vocabulaire propre à l'automobile) de 7 places.

L'usine, rue des Cloys, fabrique aussi des ensembles générateur-moteur équipant l'industrie et les bateaux

La lutte essence-vapeur

(bien que le mot "essence" ne fût utilisé que beaucoup plus tard)

Si cette année 1891 marque le triomphe des frères Serpollet, c'est aussi l'an 1 de l'automobile à essence.

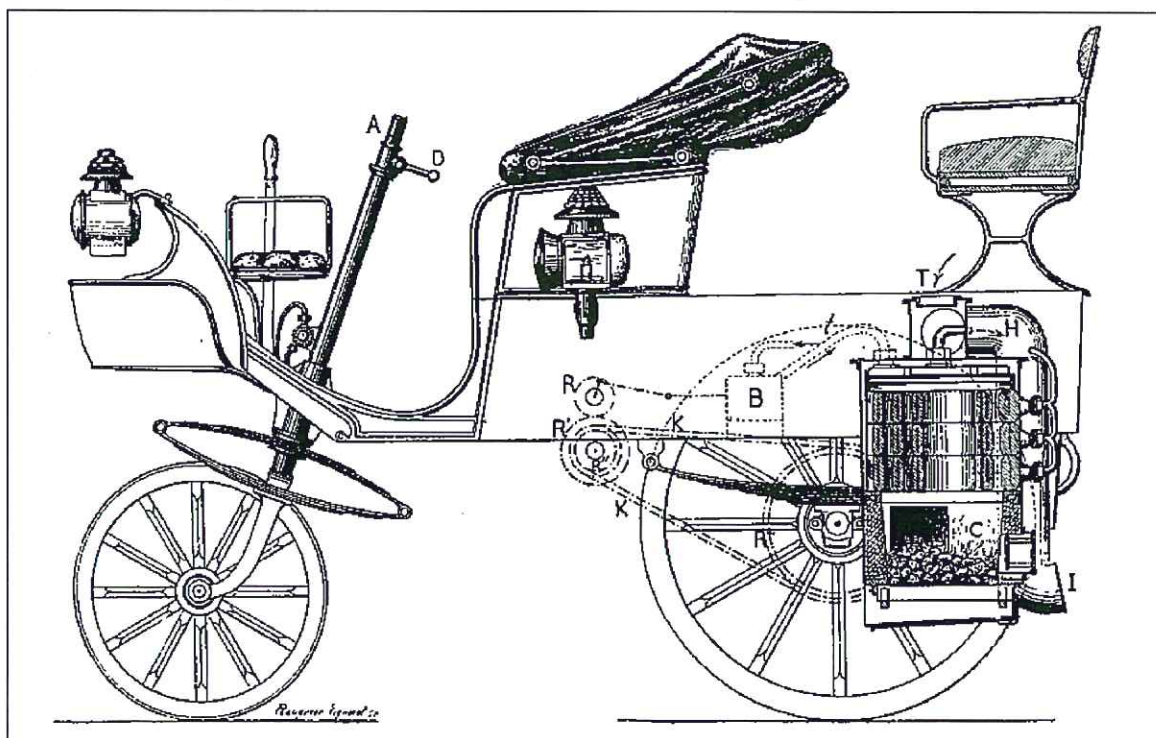
Panhard et son associé Levassor, après avoir acheté les brevets du moteur à explosion de l'allemand Daimler, construisent et vendent 6 voitures durant l'année 1891.

Peugeot, après l'abandon de la construction des "Serpollet", choisit lui aussi le moteur à explosion.

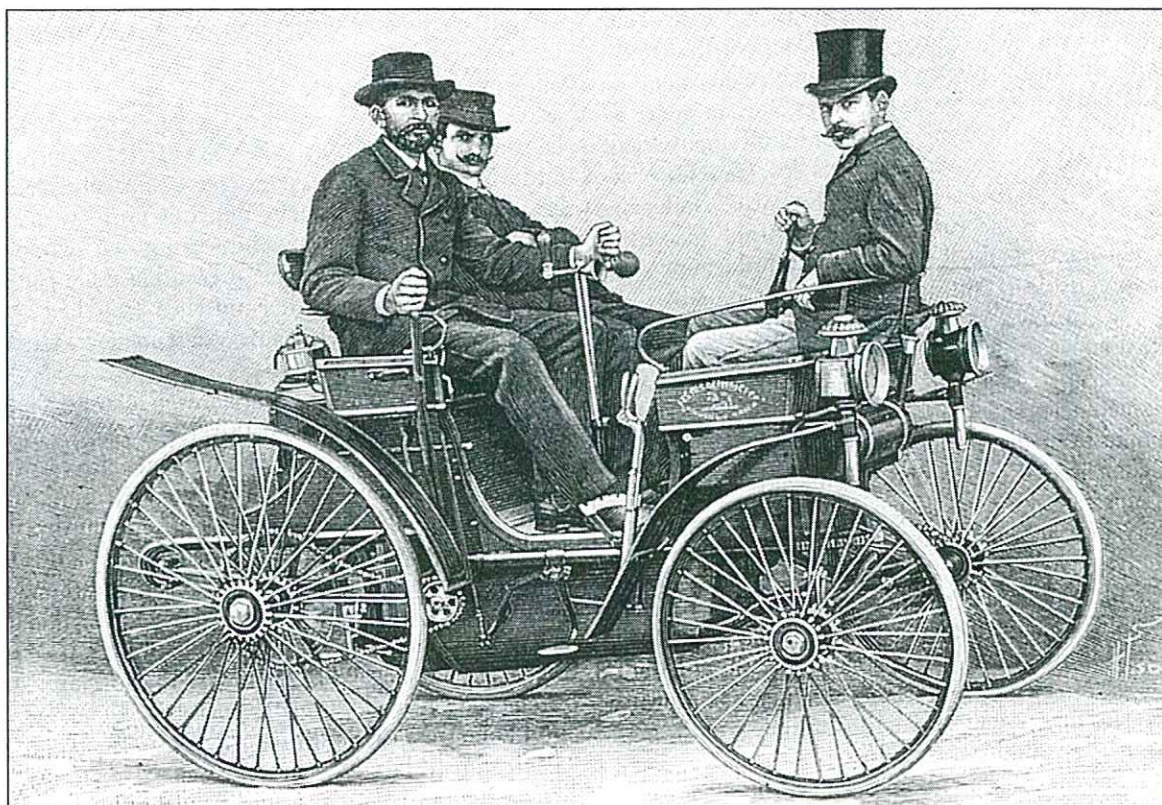
La lutte vapeur-essence est engagée, mais dès le départ, elle est inégale.



Le "phaéton" de 1891 (ci-dessus) et ses détails mécaniques (ci-dessous).



*B : machine à vapeur à 2 cylindres
C : générateur à vapeur
I : sortie du tuyau de fumée*



Voiture à pétrole de MM. Peugeot, moteur Daimler.

D'un côté, des industries anciennes, importantes et très bien structurées s'appuyant sur d'énormes moyens financiers, de l'autre, Serpollet, l'un des derniers défenseurs de la vapeur, avec de faibles moyens de production et des capitaux insuffisants.

C'est pourtant à cette époque que les français découvrent enfin l'avantage de ce nouveau mode de propulsion sur les voitures à traction animale, et les commandes sont nombreuses.

Dès 1892, Serpollet présente deux nouveaux modèles : un nouveau tricycle 7 places plus élaboré et un double phaéton à quatre roues, avec condenseur, évitant ainsi que le véhicule ne se propulse dans un brouillard de vapeur. Ce véhicule rappelle déjà la forme des automobiles de type "Tonneau", tellement prisée au début de notre siècle.

En 1893, Serpollet a du mal à tenir tête à

ses nombreux concurrents adeptes du moteur à explosion. Le temps de mise en route de ses véhicules nécessitant un préchauffage du générateur de 20 à 25 minutes, l'utilisation de charbon poussiéreux et salissant, la projection de fumée nauséabonde et les bouchages fréquents de ses tubes à vide capillaire ne peuvent, malgré la puissance, la souplesse, la robustesse et le silence de sa mécanique, concurrencer les véhicules à essence souffrant pourtant du manque de fiabilité de leur mécanique dû à un usinage imparfait.

Très vite, les commandes des Serpollet diminuent, mais les deux frères réagissent et font porter leurs efforts de création vers les véhicules sur rail : tramways et trains.

Dès 1895, les générateurs Serpollet équipent les tramways de Roubaix, Nogent, Le Havre, Genève, Berlin, Stuttgart et, en 1896, de Marseille et Orléans.

S'il en était besoin, les courses automobiles

Les frères Serpollet

montrent la supériorité des moteurs à explosion sur la technique d'alors des machines à vapeur.

En 1894, la première course importante Paris-Rouen, soit 126 km est gagnée par une De Dion à vapeur en 5 h 40 mn, soit 22,2 km/h de moyenne, vitesse considérée comme énorme à l'époque. Mais deux voitures à essence Peugeot la talonnent à 5 et 10 minutes et une Panhard est 4ème. La voiture à vapeur, classée dernière, arrivera 3 heures après la première.

En juin 1895, la course Paris-Bordeaux, soit 1.200 km est encore plus décevante pour la vapeur ; les 7 premiers véhicules classés sont tous propulsés par des moteurs à essence.

Sur les 12 véhicules à vapeur - dont 2 Serpollet - ayant pris le départ, un seul terminera la course, la vieille "Mancelle" à vapeur de Bollée construite en 1878.

Fin 1895, toute l'atmosphère automobile sent le pétrole. (Il faudra encore dix ans pour que l'on parle d'essence).

Quelques mois après cette course, on verra le grand De Dion, pourtant vaporiste acharné, circuler sur un tricycle à pétrole ; peut-être maléfice de la vapeur, il ne fonctionnera jamais correctement.

Lors de cette course Paris-Bordeaux et retour, pour la première fois, une voiture est équipée de pneumatiques : c'est une Peugeot conduite par les frères Michelin. Elle se classe 17^e, après avoir subi plus de cinquante crevaisons. Mais la preuve est faite : l'avenir de l'automobile passe par l'utilisation de pneumatiques.

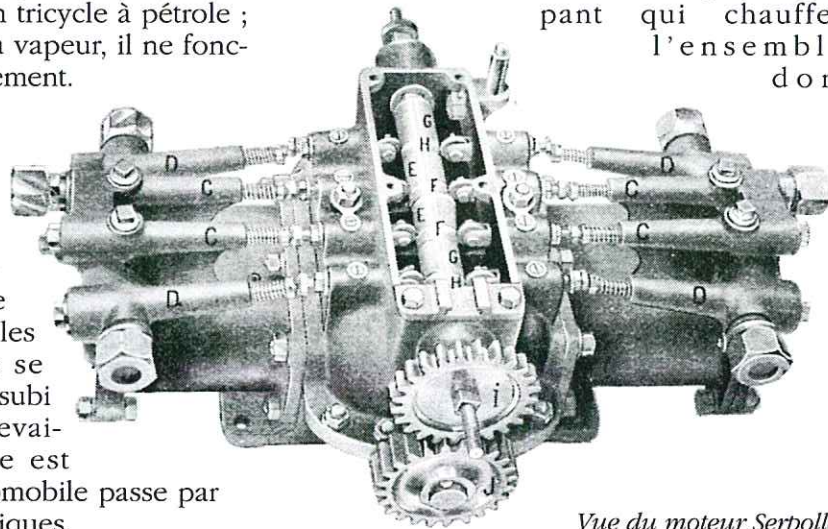
En 1899, la société des générateurs Serpollet équipe encore un certain nombre de tramways, mais déjà cette branche qui assura la prospérité de l'entreprise est

conurrencée à son tour par l'électricité ; les commandes s'espacent, tramways et trains ont choisi l'électricité. Malgré mises en garde et conseils d'amis, les frères Serpollet refusent d'abandonner la vapeur. Ils travaillent jour et nuit pour trouver les solutions permettant de palier aux défauts de leur voiture, afin de surpasser en qualité leurs rivales à pétrole.

En 1899, ils trouvent le financier qui les aidera à accomplir cette formidable évolution. Il se nomme Franck Gardner ; il est américain et a fait fortune dans les mines d'or.

La nouvelle société "Gardner-Serpollet" va se spécialiser dans les véhicules à vapeur, en mettant en pratique toutes les découvertes des deux frères. Dans le générateur, abandon du vide capillaire créateur de tant de pannes de fonctionnement, utilisation de tubes en acier de 2 cm de diamètre, aux parois très épaisses, enroulés en un bloc compact. Le principe reste la vaporisation instantanée, car seule l'eau injectée est vaporisée, ce qui permet d'avoir une sécurité maximum.

On abandonne le charbon : c'est un brûleur fonctionnant au pétrole lampant qui chauffera l'ensemble, donc



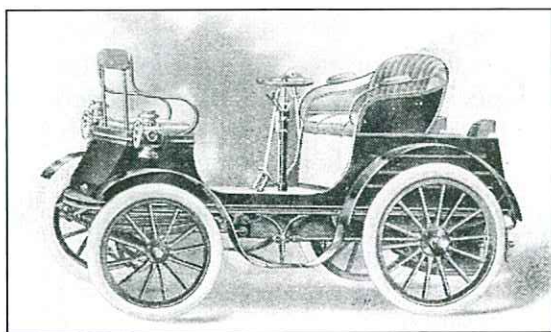
Vue du moteur Serpollet

facilité d'emploi et ravitaillement possible dans toutes les épiceries de France (le pétrole alimentant les lampes dans tous les foyers).

Les frères Serpollet

Quant au moteur, c'est une merveille de technique : solide et compact avec ses 4 cylindres et 8 soupapes. Pour la facilité de conduite, une seule commande permet l'injection de l'eau dans le générateur et du pétrole réchauffé dans le brûleur.

L'on retrouve avec cette technique tous les éléments du moteur moderne. Par ces inventions, Serpollet dépasse en simplicité de conduite, en fiabilité, en régularité et en souplesse de marche, toutes les voitures à essence de l'époque. Son succès est immédiat.



Petite voiture à vapeur Serpollet

En cette année 1900, l'Exposition Universelle à Paris est une grande victoire pour les Serpollet. Les voitures Gardner-Serpollet obtiennent une médaille d'or, et Léon est décoré de la Légion d'Honneur avec le commentaire suivant : *"L'un des pionniers de la locomotion sur route, il y a 10 ans, fanatique de la vapeur qu'il a sù domestiquer etc..."*

Il est regrettable que son frère Henri, dont le génie inventif participa à ce triomphe, fût oublié.

Le prix des différents modèles allait de 8.000 à 25.000 F, somme importante à cette époque où un ouvrier qualifié gagnait 0,45 F de l'heure.

Les qualités de ces voitures Serpollet sont confirmées par les résultats des courses automobiles. En 1901, Léon remporte la coupe Rothschild à Nice. Il récidive en 1901 sur sa nouvelle voiture appelée par le public "L'Œuf de Pâques" en portant le

record mondial du kilomètre lancé à plus de 120 km/h.



Serpollet 1900 de 12 CV carrossée par Kellner

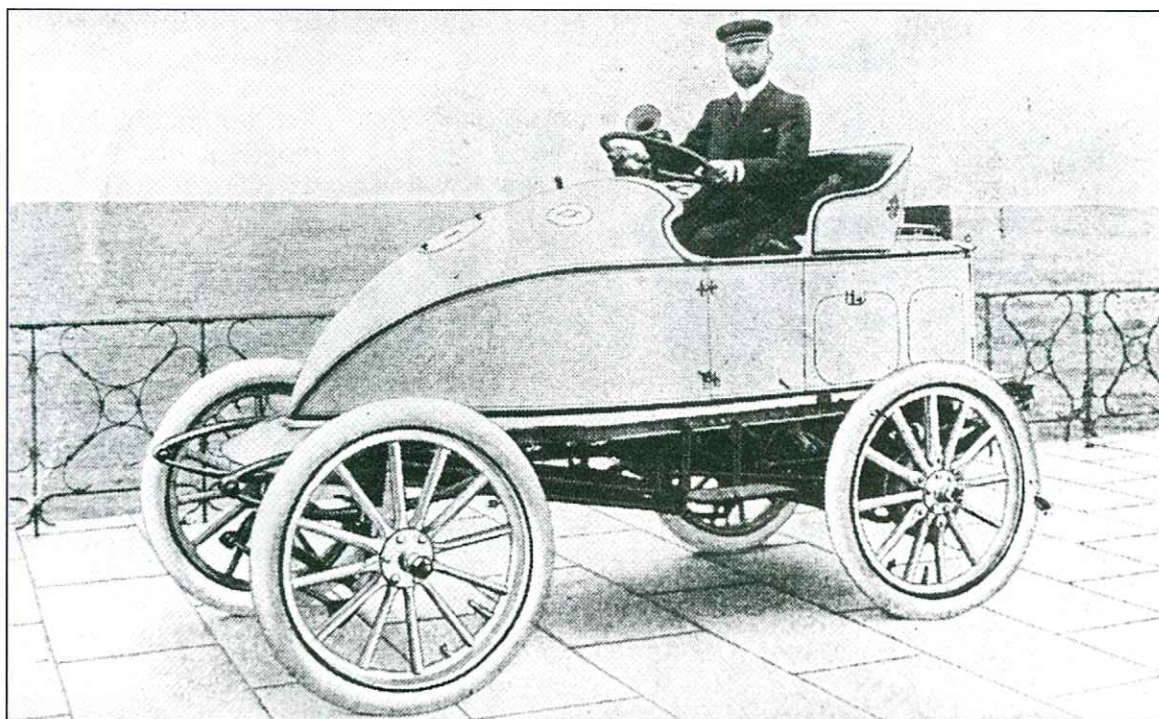
Ce record du monde et de nombreuses autres courses gagnées étendent la renommée des voitures "Gardner-Serpollet" dans le monde entier. Les commandes affluent et des centaines de châssis sortent des nouvelles usines de la rue Stendhal à Paris, mais aussi de celles d'Angleterre et d'Italie.

A cette époque, chaque acheteur d'un châssis le faisait carrosser à sa convenance chez les anciens fabricants de voitures de traits devenus carrossiers de voitures.

En 1903, après avoir gagné la course de Laffrey, près de Grenoble, avec un omnibus de 15 places, en laissant loin derrière lui tous les autres concurrents, Léon Ser-



L'omnibus Gardner-Serpollet dans la course de côte de Laffrey en 1903



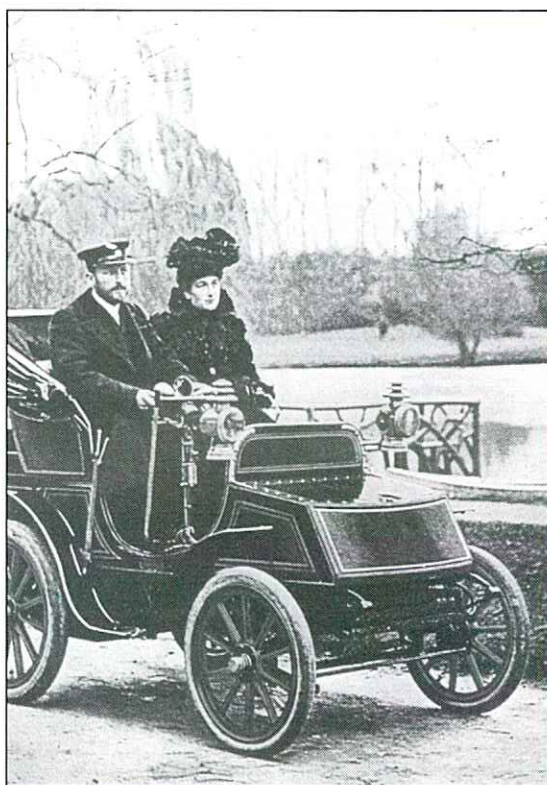
L'Œuf de Pâques

pollet servira de chauffeur au journaliste de "la vie au grand air", Marcel Violette, chargé de suivre le concours de tourisme d'Aix-les-Bains. 700 km en 3 jours. Ce fut un triomphe !

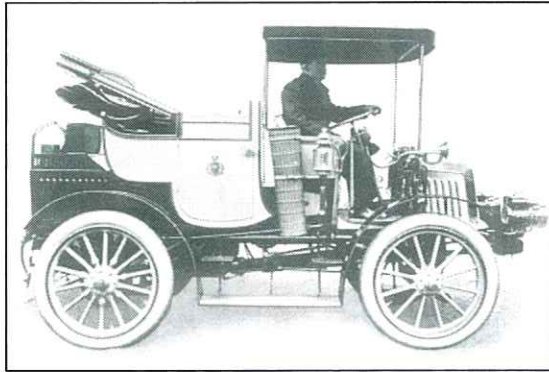
Au salon de 1904, les moteurs à explosion cherchent leur forme définitive, le carburateur automatique s'impose ainsi que les premières roues à disques. La pédale piano de l'accélérateur, sur laquelle on appuyait de haut en bas est abandonnée pour la pédale à pousser (on va pouvoir écraser le champignon). Pour lutter contre les améliorations des voitures à essence, Serpollet continue sa bataille et présente dans son catalogue 1904 des véhicules de qualité.

Le dernier combat

Malgré le très haut niveau de technicité auquel Léon et Henri Serpollet ont hissé la voiture à vapeur, ils n'ont pu supprimer les inconvénients liés à l'utilisation d'un carburant au maniement délicat et à l'odeur nauséabon-

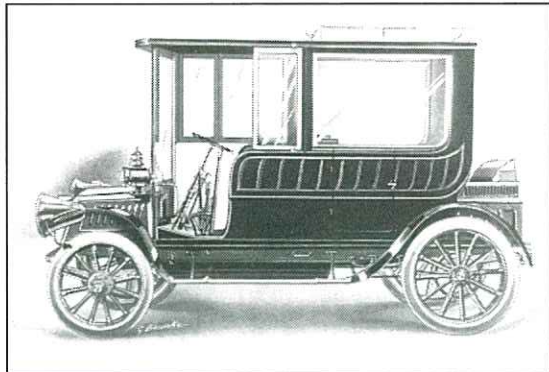


*Léon et son épouse
dans une Serpollet modèle 1901*

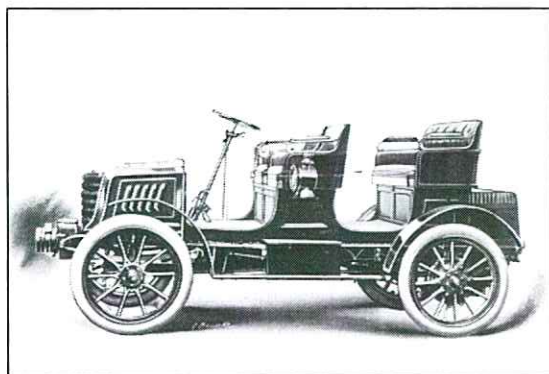


Landaulet de voyage Gardner-Serpollet appartenant à SM le Shah de Perse

de : le pétrole lampant. Malgré d'énormes progrès, le temps de chauffe précédant le départ est encore important et, durant les arrêts, la veilleuse du brûleur continue à consommer du pétrole.

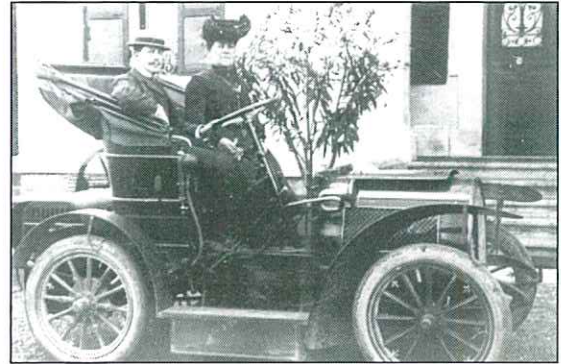


Berline grand tourisme 15 CV Gardner-Serpollet



Double phaéton "Simplex" 9 CV Gardner-Serpollet

Les voitures à essence continuent leur marche vers la perfection : démarrage immédiat, essence maintenant disponible partout, fiabilité liée à l'emploi d'aciers nouveaux et aux progrès énormes réalisés dans leur usinage.



Le docteur Brunet, parent des Brunet de Culoz, qui aidèrent financièrement les Serpollet à leurs débuts, dans une Serpollet 12 CV 1905.

Devant ces qualités, l'automobile à vapeur ne peut résister et bien vite, les commandes, une fois de plus, diminuent pour cesser dès 1906. Pourtant Serpollet avait réussi des merveilles. Pour s'en convaincre, il faut admirer le schéma éclaté de cette voiture tonneau 12-15 CV de 1906, l'une des dernières qu'il fabriqua.

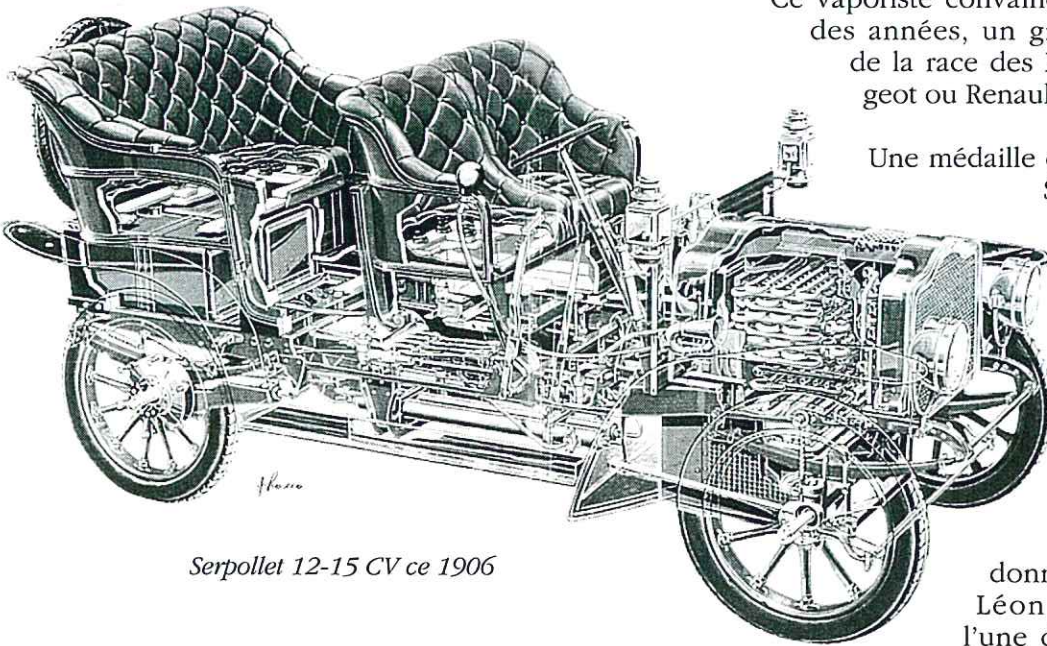
Bien vite, Gardner se retire, en vendant ses parts à Alexandre Darracq, constructeur d'automobiles à essence et la société "Darracq-Serpollet" est créée en ayant pour but la construction de camions à vapeur, ces derniers étant bien adaptés à ce mode de propulsion et à son utilisation.

Ces véhicules de voyageurs et marchandises font bien vite parler d'eux en gagnant la plupart des courses auxquelles ils participent.

En 1906, dans la course Paris-Marseille et retour, réservée à de gros véhicules, les deux camions et l'omnibus engagés par Léon Serpollet prennent les trois premières places.

Une nouvelle usine doit être construite à

Les frères Serpollet



Serpollet 12-15 CV ce 1906

Suresnes, mais Léon, la force vive de cette association - Henri toujours à Culoz étant la force pensante - miné par la fatigue et un cancer de la gorge, meurt le 11 février 1907 à l'âge de 48 ans, dans son hôtel parisien entouré de son épouse et de ses deux filles.

Tous les journaux de France, d'Angleterre, d'Italie et d'ailleurs consacrèrent leur première page à cet événement. Le plus bel hommage lui fut rendu par le grand Henri Desgrange, dans le journal "L'Auto". En voici les premières lignes :

"Léon Serpollet, l'apôtre de la vapeur, ce savant modeste auquel l'industrie automobile est redevable de tant de perfectionnements est mort hier, après une douloureuse maladie, etc..."

Citons aussi cette fin de l'article d'un autre journaliste :

"Ce sera l'éternel honneur de Serpollet que d'avoir amené l'utilisation de la vapeur au point où elle en est aujourd'hui. Le moteur à explosion avait de nombreux partisans parmi lesquels des ingénieurs et des praticiens d'un mérite supérieur. Seul contre tous, devant tout tirer de lui-même Serpollet ne défailloit jamais à sa tâche".

Ce vaporiste convaincu fut, durant des années, un grand créateur de la race des Panhard, Peugeot ou Renault.

Une médaille dédiée à Léon Serpollet fut gravée par Janine Boyer et frappée par les presses de la Monnaie de Paris. Très vite, la ville de Nice donna le nom de Léon Serpollet à l'une de ses principales artères. A Paris,

le 16 juin 1911, place Ferdinand des Ternes, l'on inaugura une statue à sa gloire. A Culoz, son village natal, c'est le dimanche 12 août 1981 qu'il sera honoré par l'inauguration d'une immense fresque décorant la façade d'une maison, dans la rue principale.

On peut, une fois de plus, regretter que son frère Henri, mort le 27 mai 1915 à l'âge de 67 ans, ne figure pas au côté de Léon qui terminait toutes ses lettres par ces mots touchants "ton frère qui vous aime".

Que reste-t-il de leur œuvre ?

Son antique tricycle, héros du voyage Paris-Lyon trône entre le lourd Fardier de Cugnot et l'imposante "Obéissante" de Bollée, au conservatoire des Arts et Métiers de Paris.

Le Musée de Mulhouse en présente 5 modèles, tous en parfait état, à côté du superbe moteur 4 cylindres de 1901.

Au Musée de Munich en Allemagne, on peut voir un modèle 1891, type tricycle.

Mais un modèle Tonneau, type 1900 de 12 CV est toujours en état de fonctionne-

Les frères Serpollet



Pour conclure, admirons ci-dessous, ainsi qu'au dos de la couverture de cette revue, une caricature anglaise prophétique de 1827, où l'on voit l'ancêtre du tricycle des frères Serpollet.

Guy DURRENMATT

La fresque de Culoz (1981)

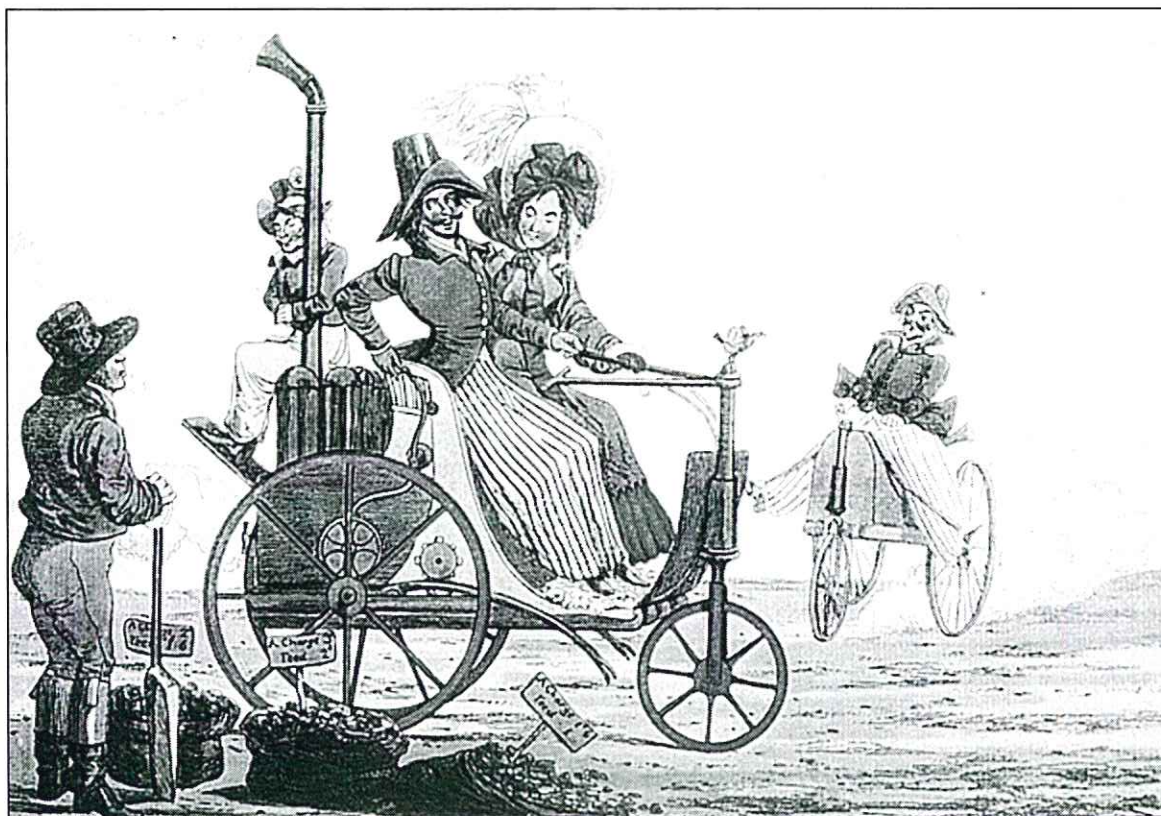
ment en Australie.

Bien d'autres "Serpollet" doivent exister encore de par le monde, mais devenues maintenant de véritables trésors, leurs propriétaires doivent les cacher.

A Culoz, la Société du Patrimoine Culozien se bat pour que le souvenir des deux frères demeurent. Ils l'ont, oh ! combien, mérité.

Un merci à Madame Camus, arrière-petite-fille de Henri Serpollet, à Paul Brunet, Eugène Borelli et à tous ceux qui, dans journaux, livres ou revues, portèrent bien haut la renommée de Léon et Henri Serpollet.

Pour plus de détails, se reporter à un ouvrage du même auteur : "Les Frères Serpollet, précurseurs de l'automobile".





La Société d'Art et d'Histoire a pour but de découvrir, sauvegarder et faire connaître le patrimoine artistique et culturel d'Aix-les-Bains et de sa région. Elle a aussi pour vocation de collecter de archives iconographiques, industrielles ou personnelles pour les préserver et enrichir la connaissance. Les membres de l'association se réunissent le dernier mardi de chaque mois (sauf août et décembre) au 3^e étage de la Bibliothèque, 2 rue Lamartine, à 20h30. Ces réunions informelles d'échange d'idées sont ouvertes à tous, adhérents, futurs adhérents ou curieux. On y parle de projets, de découvertes, de contacts...

Les activités. La Société d'Art et d'Histoire organise des conférences (en général gratuites pour les adhérents), dont les thèmes, variés, sont annoncés dans "La Lettre", et des découvertes culturelles dans des musées, châteaux, lieux chargés d'art ou d'histoire, aixois ou plus lointains, à prix coûtant pour les adhérents. La carte d'adhérent à l'association permet le libre accès au Musée Faure d'Aix-les-Bains.

La revue. La Société d'Art et d'Histoire publie, chaque semestre, sa revue "Arts et Mémoire", 48 pages d'articles variés et illustres évoquent le passé proche ou lointain et le patrimoine de la région. En complément, la "Lettre d'Arts et Mémoire" diffuse régulièrement les informations (conférences, sorties, actualité...) intéressant les membres de la société et les curieux. La "Lettre" est disponible gratuitement dans de nombreux lieux publics, et les deux publications sont envoyées aux adhérents.

Au sommaire des numéros précédents (disponibles aux Archives, 2 rue Lamartine)

N°1 La navigation sur le lac du Bourget (Guy DURRENMATT)
Les "cités lacustres" (Raymond CASTEL)
23 juin 1940 : les allemands à Aix-les-Bains (Laurent DEMOUZON)
La villa Chevalley (Geneviève FRIEH, Yvan CUESTA et Yves MESTELAN)

ÉPUISÉ

N°2 Jean Faure, ou le roman d'un collectionneur (André LIATARD)
Il y a 50 ans: les combats du Revard (Aimé PÉTRAZ)
A la recherche des eaux thermo-minérales d'Aix-les-Bains (Gérard NICLOUD)
Une source thermale disparue : la source d'Hygie (Joël LAGRANGE)
Les anglais à Aix-les-Bains (Johannès PALLIERE)
Le golf de Corsuet (Françoise MERME)

ÉPUISÉ

N°3 Les affiches ferroviaires illustrées du PLM : Aix, lac et Revard (Henri BILLIEZ)
Aix libérée : 21 août 1944 (Aimé PÉTRAZ)
Philippe Navarro : un maire hors norme (Jean-Marc BERNARD)
Les napoléonides à Aix en Savoie (Juliette BUTTIN)
Le Prieuré du Bourget-du-Lac (Michelle SANTELLI)

N°4 100 ans de Cinéma(s) à Aix-les-Bains (François FOUGER)
Henri Jacquier : un demi-siècle de thermalisme aixois (Jean-François CONNILLE)
Le port gallo-romain de Châtillon (Johannès PALLIERE)
Louis Armand : électrification de la ligne de chemin de fer Aix-Annecy (Henri BILLIEZ)
La valse de Jacques Offenbach, souvenir d'Aix-les-Bains (André DUPOUY)

N°5 Le circuit du Lac, à Aix-les-Bains (Geneviève FRIEH et Jean-Pierre HANRIOUD)
Les frères Serpollet, de Culoz, précurseurs de l'automobile (Guy DURRENMATT)
Les kiosques à musique d'Aix-les-Bains (François FOUGER)
Claude de Seyssel, théoricien de la monarchie française (Bénédicte et Robert FRANCOIS)
Le temple dit "de Diane", vestige romain d'Aix-les-Bains (d'après Alain CANAL)

N°6 Numéro spécial sur le Mont-Revard, 148 pages, 16 auteurs.

Bulletin d'adhésion annuelle 1997
à la Société d'Art et d'Histoire
d'Aix-les-Bains et de sa région (à découper ou recopier)
Conditions exceptionnelles valables jusqu'au 31/01/97.

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

Téléphone

Profession

Ne cocher qu'une seule case, SVP

Adhésion à l'association + abonnement à la revue (2 numéros).....120 F

2 adhésions (couple) + 1 abonnement à la revue (2 numéros).....190 F

Abonnement seul à la revue (2 numéros).....60 F

Adhésion à l'association "membre actif" (sans abonnement)70 F

Adhésion à l'association "membre sympathisant" + 1 abonnement300 F

Adhésion à l'association "membre bienfaiteur" + 1 abonnement1.000 F

Ci-joint, mon règlement par espèces ou par chèque rédigé au nom de la Société d'Art et d'Histoire, à transmettre à Joël LAGRANGE, Société d'Art et d'Histoire, 2 rue Lamartine - 73100 Aix-les-Bains.

A le

(Signature)

Loi PERISSOL
Nouvelles mesures fiscales

INVESTISSEZ DANS L'IMMOBILIER

à Aix-les-Bains,
Chambéry,
Challes-les-Eaux,
St-Alban-Leysse,
Saint-Baldoph...

et ÉCONOMISEZ sur vos IMPOTS !



Avec nous, vous pouvez.



CRÉDIT IMMOBILIER DE SAVOIE

14, avenue Jean-Jaurès 73025 CHAMBÉRY Cedex
04.79.69.16.45



**GROUPE
HABITER**

